

La préface d'Henry Miller

Voici à peu près quarante ans que je commençai à regarder le monde avec des yeux grands ouverts. J'étais revenu de San Diego, en Californie, avec deux bombes sous le bras l'une était l'Unique et sa Propriété, de Max Stirner, et l'autre l'Antéchrist de Nietzsche. Je les avais achetées à Emma Goldman, la célèbre anarchiste, qui faisait alors une série de conférences sur les auteurs dramatiques européens. Ce fut dans la boutique de mon père – la boutique du tailleur – que j'écrivis mon premier texte sérieux : une critique de l'Antéchrist. Tout ce que je me rappelle de ce premier manuscrit, perdu depuis longtemps, c'est que pour la première fois de ma vie, j'avais discerné les traits authentiques de l'homme appel[lettre barrée]é Jésus. La phrase qui reste [terme barré] gravée dans ma mémoire est celle-ci : "Il n'y a eu qu'un seul chrétien et il est mort sur la croix". Ces mots de Nietzsche [terme barré] me procurèrent un soulagement inimaginable. Plus que cela – une sorte de joie féroce. Je soupçonnais depuis longtemps que le Christianisme était une supercherie et un mensonge, que le chagrin et la souffrance de l'homme étaient imputables à l'hypocrisie de la vie quotidienne, une vie imposée par les geôliers et les inquisiteurs. Je ne me doutais pas, alors, que la vie dont Jésus avait donné l'exemple pouvait être pratiquée par l'homme – ici et maintenant. J'éprouvais seulement une joie indicible en trouvant la confirmation – dans Nietzsche – de ma conviction que tout ce qui provenait des interprètes de la doctrine du Christ était faux et préjudiciable à la vie. Beaucoup, beaucoup plus tard, je trouvai un écho de cette pensée dans les paroles mémorables de Rimbaud : "Tout ce qu'on nous enseigne est faux."

Mais ce fut par un long et tortueux détour que je finis par savoir – non par croire ! – que la vie que Jésus enseigna et qu'il glorifia dans sa propre personne, peut-être vécue maintenant et toujours, et qu'en vérité nulle autre est viable. "Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira !" Voilà une affirmation claire, concise, sans équivoque. Elle peut être déformée et mutilée, comme elle l'a été, seulement par des sots, des hypocrites et des hommes mal-intentionnés.

Le long détour auquel je fais allusion fut un détour par l'Orient. Aucune âme honnête et persévérante ne saurait se contenter de la simple destruction des idoles. L'élimination de l'erreur doit finalement aboutir à la manifestation de la vérité. La croyance, l'adoration, la bonne conduite – ce sont là seulement des preuves passives d'une vérité vaguement perçue. La vie demande l'action. Plus encore la liberté d'action. La "bonne vie" est obligatoire. La démonstration de la vérité est un acte de joie, une nécessité.

Toute ma vie on m'a reproché d'embrasser les [rectification] théories, les dogmes et les doctrines les plus contradictoires. En toute honnêteté, je dois avouer que la plus grande partie de ma vie ne représente qu'un long détour. Cependant, ce fut en faisant ce vaste détour que je parvins à connaître et à comprendre autrui et finalement moi-même. Il va sans dire – c'est du moins ma conviction – que plus on est soi-même, plus on est proche de la vérité.

Pendant les quarante ans qui se sont écoulés depuis mon premier contact réel avec le vrai Christ, via l'Antéchrist, je me suis, comme tant d'autres, débattu avec les problèmes qu'entraîne une lecture approfondie des Évangiles. Bien des fois je me suis égaré, redécouvrant la voie, non dans l'Évangile du Christ, mais dans le monde de la pensée

orientale, en Bouddha, Nilarépa, Ramakrishna et quelques autres. Soudain, dans la petite ville de Vienne, chez mon ami Albert Maillet, je trouve exprimé en quelques pages tout ce que j'aurai voulu dire moi-même sur le Christ et sur le Christianisme. Dans ce petit livre, dont j'ose prédire qu'il ira loin à travers le monde, je trouve la lucidité, la clarté, la précision qui me manquent tant à moi-même. Je suis presque tenté de dire qu'il faut être "fanatique" pour s'exprimer d'une façon aussi succincte. Bien-entendu, je ne considère pas mon ami Maillet comme un fanatique. Les vrais fanatiques sont ceux qui sont "là-dehors", dans le monde, ceux qui "mènent le jeu", ceux qui nous conduisent à la ruine et à la destruction mutuelle. "Ils", disons-nous, désignant par là "les hommes de ce monde" – ce monde qui était déjà voué à la faillite avant que le Christ fit entendre cette parole sublime : "J'ai vaincu le monde." (Et n'oublions pas non plus cette parole plus sublime encore : "Voici, je serai avec vous toujours, jusqu'à la fin du monde.")

Comme mon ami Maillet l'a remarqué lui-même, cet examen de l'œuvre de Gide n'est qu'un prélude à une série d'études dans la même veine – sur Nietzsche, Dostoïevski, Blake, Sade, Emerson et d'autres écrivains d'origine plus récente, tous imbus de la même vision apocalyptique. Il est profondément significatif, à mon avis, que notre attention se tourne dans la direction des poètes et des visionnaires plutôt que vers les philosophes et les théologiens. Ou, en langage plus précis, vers les artistes créateurs. À mesure que notre époque [terme barré] approche de sa fin, il devient de plus en plus évident que la vision prophétique se trouve chez ces individus solitaires que la société a frappés d'ostracisme. Le martyre qu'ils subissent provient précisément de ce qu'ils ont osé affirmer la vie, de ce qu'ils ont maintenu leur pouvoir de vision. C'est pour moi le comble de l'ironie que dans une période telle que la nôtre, où le chaos et la folie règnent en maîtres, le mot le plus capable d'inspirer la crainte et la soumission soit celui d'anarchie. Ce sont ceux-là même dont [terme barré] l'activité tend à détruire les fondements de la société qui prétendent être le plus préoccupés du maintien de l'ordre, de la paix et de l'harmonie.

Mais l'importance de cet ouvrage, pour moi du moins, réside moins dans la dénonciation d'une fausse conception de la vie qui s'est perpétuée depuis deux mille ans que dans l'espoir qu'il offre au lecteur individuel de vivre sa vie selon la lumière qu'il porte en lui. Cette étude n'est pas une nouvelle contribution à l'exégèse, mais une exhortation à poursuivre, dès maintenant, le chemin de la vision. Il n'est pas suffisant de voir les maux de notre temps et de les dénoncer [terme corrigé], il est impératif, maintenant plus que jamais, d'agir quotidiennement selon nos convictions les plus profondes. C'est la totale simplicité des enseignements de l'Évangile qui jusqu'ici a toujours été la pierre d'achoppement. Mais une vérité transparente finit toujours par prévaloir. Et nous sommes parvenus à un moment de notre histoire où la vérité dont le Christ a donné l'exemple ne peut plus être reniée. Elle resplendit à travers toute la fausseté, la bigoterie, la superstition et la confusion dont l'homme l'a entourée. Tout s'écroule aujourd'hui – de l'intérieur. L'ordre du monde est déjà dans un état de dissolution. Et c'est la vision d'un seul homme, de l'individu le plus solitaire, le plus tragique que nous connaissons, qui est en train de [terme barré] triompher du monde.

Ce n'est pas un chrétien qui s'exprime ainsi : ce n'est pas un prophète de malheurs. C'est un homme qui a lutté toute sa vie pour accepter la vie telle qu'elle se présente. Un homme qui adoré le voyou, le criminel, le pécheur autant que le héros, l'artiste et le sage. Et qui finit par découvrir avec de nouveaux yeux, bien-sûr – que ce qu'il avait soupçonné dès le début n'est que trop vrai. Que veux-je dire au juste ? Ce que j'ai [terme barré] dit plus haut, par la

bouche de Rimbaud – que tout ce qu’on nous enseigne est faux. S’il y a une attitude entre mon attitude présente et mon attitude passée, elle se ramène à ceci que ce qui engendrait jadis le désespoir me donne aujourd’hui le désespoir. Vaincre le monde, c’est trouver la paix, l’ordre, l’harmonie. Cela signifie que “les nouveaux cieux et la nouvelle terre“ surgissent du ciel et de la terre actuels, qu’ils existent réellement ici même et dès maintenant pour quiconque suit en vision jusqu’à ses dernières limites. “Tout est un”, dit-on. Cette unité existe d’éternité en éternité. Ce n’est pas un rêve, un mirage, un crédo : c’est le fait suprême et permanent de la vie.

Si ma conception de la vie diffère tant soit peu de celle de mon bon ami Maillet, c’est dans cette pensée que Jésus le Christ n’est qu’une facette d’une vérité encore plus radieuse, le représentant d’une vie qui peut être encore plus éblouissante, lorsque nous aurons atteint la vision qui était la sienne. Mais peut-être [terme barré] : suis-je ici injuste envers mon ami. Il est seulement, sans doute, plus modeste et plus humble que moi. Je limite probablement sa pensée en présumant le trouver en paix et au repos dans le sein du Christ. C’est moi peut-être qui suis le “fanatique”. C’est ma faiblesse, sans aucun doute, d’être toujours insatiable. Si l’amour de la vérité est l’amour de la vie, et je suis persuadé que les deux ne sont qu’une seule et même chose, alors je dis ceci – ayons toujours plus de vie, toujours plus de vérité. Ne nous arrêtons pas au Christ. Enivrons-nous de Dieu, de la création éternelle, sous quelque forme qu’elle se manifeste. Car la vérité la plus glorieuse de la vie, c’est non seulement que nous faisons partie de la création, mais que nous sommes impliqués en elle. En aucun point il n’est concevable à l’imagination qu’il puisse y avoir un repos et une fin. Aussitôt que s’ouvre l’œil intérieur il n’y a que des infinis succédant à des infinis.

Il a été prédit que “la mort sera engloutie dans la victoire”. C’est à dire par la vision de l’éternité. Dans cette vision, toutes les choses, tous les événements prennent leur place véritable. Aujourd’hui nous parlons en partie...

Pour termine je désire révéler ma reconnaissance envers Albert Maillet, ma reconnaissance très sincère et très respectueuse, pour m’avoir aidé à ouvrir un peu plus grand les yeux. Ce n’est pas seulement sa pensée qui m’a aidé, mais son exemple. Il me pardonnera, je l’espère, si j’ai paru m’étendre sur l’inspiration qu’il m’a donnée plutôt que sur lui-même et sur son très réel mérite.

Henry Miller

Vienne, le 22/3/53

(traduit par Albert Maillet. On trouvera le texte original à la fin de ce livre.)

Le christianisme contre le Christ

Dans un petit passage de son *Journal*, écrit en 1914, Gide nous révèle qu'il se proposait d'écrire un *Christianisme contre le Christ* :

Par moments, lorsque je songe à l'importance de ce que j'ai encore à dire, à mon *Christianisme contre le Christ*, à *Corydon*, et même à mon livre sur Chopin, ou simplement à mon petit *Traité des Dioscures*, - je me dis que je suis fou de tarder et de temporiser ainsi. Je mourrais à présent que je ne laisserais de moi qu'une figure borgne ou sans yeux.

Gide était donc porteur d'un message qu'il estimait d'une importance capitale, sur le Christianisme et sur le Christ. Il se trouve que cette œuvre religieuse n'a pas vu le jour, sous le titre et sous la forme que Gide entendait lui donner en 1914. C'est dommage, car le livre eût certainement [ajout manuscrit : porté] plus efficacement que les documents épars, relatifs à cette question, que l'on trouve un peu partout dans l'œuvre gidienne. Mais au fond, le *Christianisme contre le Christ* existe : on pourrait facilement réunir sous ce titre maintes pages du *Journal*, le *Numquid et tu*, des fragments des *Nouvelles Nourritures*, de la *Symphonie Pastorale*, de *Divers*, etc.

J'insiste sur cette formule : le Christianisme contre le Christ, et je la place en tête de mon étude, parce qu'elle me permettra de préciser, sans plus tarder, l'attitude religieuse de Gide : Gide est à la fois l'un des adversaires les plus farouches du Christianisme qui aient jamais existé, et un adorateur fervent, passionné, du Christ. Et il n'est pas l'un et l'autre tour à tour, mais l'un et l'autre *en même temps*. Son amour du Christ va de pair avec sa révolte contre le Christianisme. Le Christianisme s'oppose au Christ, et le Christ s'oppose au Christianisme. Le vrai Christ se définit précisément en s'opposant au Christianisme : c'est en rompant avec le Christianisme que Gide a découvert le Christ, un Christ inconnu de l'Église, aux antipodes de celui de l'Église, mais que Gide prétend être le vrai Christ historique, celui dont les quatre Évangiles racontent la carrière terrestre.

Gide a maintes fois défini sa position, en termes catégoriques :

Le catholicisme est inadmissible. Le protestantisme est intolérable. Et je me sens profondément chrétien¹.

Je ne suis pas converti. Je ne suis ni protestant, ni catholique. Je suis chrétien, tout simplement².

... ces attaques contre le Christianisme, le Christ ne les a pas méritées ; mais l'Église ; et tout ce que je pense aujourd'hui contre elle, c'est avec Lui.

Je l'ai souvent dit à Claudel :

– Ce qui me retient ce n'est pas la libre-pensée, c'est l'Évangile.

– Vous retient de quoi ?

¹ *Journal*.

² *Numquid et tu*.

– Eh ! d’entrer dans l’Église, parbleu ! Les catholiques ne connaissent pas l’Évangile. Et non seulement ils ne le connaissent pas, ils croient de bonne foi [une erreur barrée] le connaître, ce qui fait qu’ils continuent de l’ignorer. (1)

Pensez-vous que le Christ se reconnaîtrait aujourd’hui dans une Église ? C’est au nom même du Christ que nous devons combattre celle-ci. Ce n’est pas lui le haïssable, mais la religion que l’on édifie après lui. (1)

En somme Gide lance un défi énorme, gigantesque, fantastique, non seulement contre ses contemporains “chrétiens”, mais contre tout le passé de l’Église, protestante ou catholique ; jusqu’à présent on a ignoré ce vrai Christ que lui, Gide, prétend connaître. Gide se dresse, seul, contre les milliards de chrétiens qui l’ont précédé – il se dresse contre saint Paul lui-même : l’apôtre Paul a défiguré le Christ qu’il ne comprenait pas, et c’est son erreur qui, précisément, s’est perpétuée dans l’Église :

... mon Christianisme ne relève que du Christ. Entre lui et moi, je tiens Calvin ou saint Paul pour deux écrans également néfastes. Ah ! si le protestantisme avait aussitôt su rejeter saint Paul ! Mais c’est à saint Paul, non au Christ, que précisément Calvin s’apparente. (1)

Qu’il ait nom saint Paul, Luther, Calvin, je sens à travers lui toute la vérité de Dieu se ternir. (1)

... je ne choisis pas telle ou telle parole du Christ. Simplement, entre le Christ et saint Paul, je choisis le Christ³.

Ce n’est jamais au Christ, c’est à saint Paul que je me heurte, et c’est en lui, jamais dans l’Évangile, que je retrouve tout ce qui m’avait écarté⁴.

À la lumière de cette dernière citation, on peut distinguer trois stades dans l’évolution de la pensée religieuse de Gide : pendant son enfance, Gide s’est laissé influencer par l’instruction religieuse que sa famille a cru bon de lui faire donner, dans le giron de l’Église protestante. Il n’est pas encore capable de réagir contre cette influence et il reste, pour un temps, un chrétien “comme les autres”.

Dans un deuxième temps, aux environs de sa deuxième année, Gide se détache de cette foi inculquée de force, et l’aversion qu’elle lui inspire devient bientôt une haine profonde. Il rompt toute attache, même avec le Christ. Mais ce n’est qu’une phase de transition, de courte durée.

C’est alors que tout s’éclaircit pour Gide. Il continue de haïr le Christianisme, mais s’aperçoit que le Christ est à son côté dans sa révolte contre le Christianisme. Dès lors il se met à aimer le Christ comme il ne l’avait jamais aimé, à l’aimer d’autant plus que le Christianisme lui fait plus horreur. Gide est à nouveau chrétien, mais un chrétien d’un nouveau genre : son amour pour le Christ est un “amour libre”. Gide conserve sa totale liberté de pensée. Il tombe en adoration devant l’Évangile parce qu’il y retrouve ses idées les plus chères, les plus personnelles, les plus “antichrétiennes”. Mais cette même liberté de jugement qui le précipite aux pieds d’un Christ radieux, d’un Christ merveilleusement gidien, lui révèle du

³ *La Symphonie pastorale.*

⁴ *Numquid et tu.*

même coup en saint Paul l'antithèse haïssable du Christ véritable qu'il vient de découvrir. En d'autres termes, les impressions confuses de sa foi enfantine, où se mêlaient l'attraction et la répulsion inavouée, ont été ordonnées comme par miracle devant la perspicacité de son esprit critique : en Jésus il a découvert tout ce qui l'attirait, en saint Paul ce qui lui répugnait invinciblement. Le bon grain et l'ivraie, jusqu'alors mêlés inextricablement, se trouvent ainsi séparés sous le regard pénétrant de Gide. Ce qui lui a permis de réaliser cet exploit, c'est sa découverte du vrai Christ.

Ce troisième stade fut pour Gide le stade définitif. Il correspond d'ailleurs à la presque totalité de son œuvre, aux cinquante dernières années de sa vie. D'un bout à l'autre, le *Journal* fait entendre la même note, et même les approches de la mort n'ont pas ébranlé la foi sereine et solitaire du grand homme.

XXX

Ainsi donc, Gide prétend posséder une connaissance particulière, privilégiée du Christ : l'Église ignore le Christ, mais lui, Gide l'a découvert dans son essence, et il déclare en outre que ce vrai Christ n'a aucun rapport avec l'Église, sinon un rapport antithétique, l'un s'opposant diamétralement à l'autre.

En quoi consiste la conception gidienne du vrai Christ ?

On peut dire, d'une façon générale, que Gide découvre dans l'Évangile une doctrine analogue à la sienne propre. Ou plus exactement, nous dirons ceci, pour éviter toute exagération : Gide s'aperçoit que sa propre sagesse s'intègre admirablement dans le système évangélique, qui, peut-être, la dépasse, mais à coup sûr l'englobe. Et c'est bien pourquoi Gide est chrétien : nous l'avons déjà dit, Gide est librement chrétien, il est à la fois libre-penseur et chrétien.

Gide attribue au Christ sa propre philosophie de la joie :

J'admirais, je n'ai pas fini d'admirer, dans l'Évangile un effort surhumain vers la joie. Le premier mot qui nous est rapporté du Christ, c'est "Heureux..." Son premier miracle, la métamorphose de l'eau en vin. (Le vrai chrétien est celui qui suffit à enivrer l'eau pure. C'est en lui-même que se répète le miracle de Cana.) Il a fallu l'abominable interprétation des hommes, pour établir sur l'Évangile un culte, une sanctification de la tristesse et de la peine. Parce que le Christ a dit : "Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai", on a cru qu'il fallait se travailler et se charger pour aller à lui ; et le soulagement qu'il apportait, on en a fait des "indulgences"⁵.

La première parole du Christ est pour embrasser la tristesse même dans la joie : *Heureux ceux qui pleurent*. Et comprend bien cette parole, celui qui n'y voit qu'un encouragement à pleurer⁶ !

Gide ne voit pas de contradiction entre la recherche de la joie *égoïste* et la pratique de l'amour *altruïste*. Bien au contraire ! Pour pouvoir aimer, il faut avant tout être heureux. Celui qui a trouvé le bonheur aimera naturellement son prochain et souhaitera le voir heureux

⁵ *Les Nouvelles Nourritures*.

⁶ *Ibid.*

à son tour. L'on ne saurait en effet se contraindre à l'amour : s'il n'est pas dans le cœur, comment pourrait-il se manifester dans la conduite ? Tout effort de volonté, tout effort contre-nature, est donc vain, et ne saurait aboutir à une pratique sincère du commandement essentiel : Aimez-vous les uns les autres. Les chrétiens savent bien qu'il ne suffit pas de vouloir aimer pour pratiquer l'amour. Leurs théologiens n'ont cessé de les prostrer dans le sentiment de cette abjecte impuissance. Ce que les chrétiens ne savent pas, c'est que l'amour est accessible par un autre moyen, infaillible celui-là : on aimera si l'on est heureux. Cherchons d'abord la joie. L'amour viendra ensuite. Voilà ce que la théologie traditionnelle n'a jamais été capable de découvrir, dans sa haine invétérée de la joie égoïste, qu'elle appelait péché. *Celui qui veut sauver sa vie la perdra*, Gide chérissait particulièrement cette parole à double sens, qui, dans son sens profond, se retourne contre les chrétiens : c'est pour avoir trop désiré le salut de leur âme qu'ils ne l'ont jamais trouvé, et la charité les a fuis en raison même des efforts qu'ils faisaient pour l'atteindre. Aveugles, ils se sont heurtés pendant deux millénaires aux portes du paradis, qui cèdent, comme par miracle, à la pression douce et experte de Gide... En d'autres termes, Gide découvre dans l'*immoralisme* le seul chemin de la vraie morale, qui est l'amour, et la recherche du bonheur devient pour lui une *obligation morale* :

Il m'a depuis longtemps paru que la joie était plus rare, plus difficile et plus belle que la tristesse. Et quand j'eus fait cette découverte, la plus importante sans doute qui puisse se faire durant cette vie, la joie devint pour moi non seulement (ce qu'elle était) un besoin naturel – mais encore une obligation morale. Il me parut que le meilleur et le plus sûr moyen de répandre autour de soi le bonheur était d'en donner soi-même l'image, et je résolus d'être heureux⁷.

Le premier devoir du chrétien, c'est d'être heureux⁸.

Le concept de *joie* se rattache plus généralement au concept de *vie*. Nietzsche a montré que le Christianisme est une doctrine de décadence, s'opposant à la vie, et tendant vers le néant. Par sa théorie du péché originel, par sa prédication de la chasteté, la théologie traditionnelle condamne la vie à sa racine même. En plaçant le salut dans l'au-delà, elle renie la terre. Gide souscrit aux critiques de Nietzsche, mais nous montre qu'elles ne touchent nullement le Christ : l'Évangile est une doctrine de vie, s'opposant aux doctrines nihilistes du Christianisme. Jésus fut le prédicateur de la vie. Il a sans cesse le mot vie à la bouche : "Celui qui croit en moi vivra... Je suis le chemin, la vérité et la vie." On a cru qu'il s'agissait d'une vie future, dans un au-delà problématique. Gide découvre dans ces paroles l'exaltation de la vie terrestre, immédiate. Jésus a voulu apprendre aux hommes à trouver l'éternité dans l'instant présent :

C'est *dans l'éternité* que dès à présent il faut vivre. Et c'est *dès à présent* qu'il faut vivre dans l'éternité. (7)

La vie éternelle n'est pas seulement à venir. Elle est dès à présent toute présente en nous... (8)

⁷ *Les Nouvelles Nourritures*.

⁸ *Numquid et tu*.

Une des plus graves mépréhensions de l'esprit du Christ provient de la confusion qui fréquemment s'établit dans l'esprit du chrétien entre la vie future et la vie éternelle.

La vie éternelle que propose le Christ, et à la participation de laquelle tout son enseignement nous convie, cette vie éternelle n'a rien de futur, ce n'est point par delà la mort qu'elle nous attend ; et même il n'y a aucun espoir, si nous n'y parvenons pas aussitôt, que nous puissions jamais y atteindre⁹.

Évangile œuvre de vie, œuvre de joie¹⁰.

“Laissez les morts ensevelir les morts.” Il n'est pas de parole du Christ dont la religion dite chrétienne ait moins tenu compte¹¹.

Il y a toute une partie de l'enseignement du Christ qui invite le disciple au *renoncement*. Cet élément important, Gide, est bien loin de l'esquiver. Il nous montre au contraire que ce sont les chrétiens qui l'esquivent, alors qu'il y reconnaît lui-même un élément essentiel de sa propre philosophie. Car enfin de quel renoncement s'agit-il dans l'Évangile ? Non pas d'un renoncement à la *terre* et aux joies *terrestres*, comme l'Église l'a mensongèrement prétendu, mais d'un renoncement au *monde*, ce qui n'est pas du tout la même chose. Le monde, pour le Christ, c'est “l'amour des richesses et les soucis du siècle”, ce sont les multiples obligations plus ou moins hypocrites que la société nous impose – mais voilà précisément ce qui empêche l'homme d'accéder aux joies essentielles de la terre. Si Jésus invite son disciple à renoncer au monde et aux biens du monde, c'est pour lui permettre de participer aux vraies joies que dispense gratuitement la nature, c'est pour le libérer des entraves qui précisément l'empêchaient de les goûter :

Quand Jésus dit : “vends tout ton bien”, cela n'est pas une *image*, ce n'est pas non plus un ordre – c'est un secret *de bonheur*. *Le royaume de Dieu*, c'est cela – c'est un *état de joie* que seul le *dénuement* peut donner. (10)

Gide est bien loin de forcer sa pensée pour incorporer cette idée de renoncement dans son système. Elle y serait même s'il n'était pas chrétien. Elle s'y trouve, indépendamment de son christianisme, par exemple dans ses *Nourritures Terrestres*, œuvre dans laquelle son personnage découvre dans le dénuement des joies supérieures à celles que procurent l'argent. *Les Nourritures Terrestres*, dit-il lui-même en parlant de son livre, se ramènent à une “apologie du dénuement”¹².

Nous devons repousser avec force cette allégation malveillante de certains esprits mal-informés selon laquelle Gide, l'homme, était attaché aux richesses qu'écrivain il aurait affecté de mépriser. Se serait-il gêné pour l'avouer, lui qui n'a cessé de choquer le public par sa constante sincérité ? D'ailleurs, même s'il en était ainsi, ce même argument (qui prend appui sur la vie privée d'un philosophe pour attaquer sa doctrine) rebondirait contre ceux qui commettraient l'imprudance de l'utiliser : où a-t-on vu philosophes plus inconséquents que les théologiens attitrés du Christianisme ? Ne sont-ils pas eux, par excellence, ceux qui, “ne faisant pas le bien qu'ils veulent, font le mal qu'ils ne veulent pas”. Saint Paul, de son propre aveu, appartenait à cette catégorie. Gide ne prétend pas, certes, avoir toujours

⁹ *Numquid et tu.*

¹⁰ *Divers.*

¹¹ *Journal.*

¹² Préface de l'édition de 1937, et *Journal* 1935.

conformé sa conduite à l'enseignement de l'Évangile. Il prétend que les penchants secrets de sa nature, la loi intérieure de son être, et ce même culte du bonheur qu'il découvre dans l'Évangile, le poussent à obéir aux préceptes du Christ, plutôt qu'à les enfreindre. Gide s'est grisé des joies de la terre, mais n'a jamais fait grand cas des richesses et des possessions achetées :

Pour moi, j'ai pris en aversion toute possession exclusive ; c'est de don qu'est fait mon bonheur, et la mort ne me retirera des mains pas grand'chose. Ce dont elle me privera le plus c'est des biens épars, naturels, échappant à la prise et communs à tous ; d'eux surtout je me suis soulé. Quant au reste, je préfère le repas d'auberge à la table la mieux servie, le jardin public au plus beau parc enclos de murs, le livre que je ne crains pas d'emporter en promenade à l'édition la plus rare, et, si je devais être seul à pouvoir être contempler une œuvre d'art, plus elle serait belle, et plus l'emporterait sur la joie la tristesse.

Mon bonheur est d'augmenter celui des autres. J'ai besoin du bonheur de tous pour être heureux¹³.

Ce très beau passage est du meilleur Gide, et comment ne le trouverait-on pas conforme à la vérité profonde de l'Évangile ?

Bien loin de fermer les yeux sur le commandement du Christ au jeune homme riche, Gide le comprend trop bien pour ne pas l'accepter dans sa totale exigence. Ce n'est pas lui que gêne la parabole du chameau et de l'aiguille, mais l'Église. C'est l'Église qui a toujours cherché à en atténuer la rigueur, avec une flagrante malhonnêteté :

On a discuté sur le chameau, discuté sur le chas, discuté sur l'aiguille, et discuté surtout pour savoir dans quelle mesure le riche pouvait ou ne pouvait pas aborder au Royaume des Cieux. Quoi pourtant de plus lumineux que la parole de l'Évangile ? Il saute aux yeux des plus myopes que "faire passer le chameau par le trou d'une aiguille" est l'équivalent oriental de "prendre la lune avec ses dents", ou de quelque image analogue dont l'énorme absurdité tend à exagérer l'impossible.

Cela veut dire simplement : il est impossible, à tout jamais impossible, et parmi les choses impossibles il n'en est pas de plus impossible que celle-ci : un riche dans le Royaume de Dieu. Le Royaume de Dieu est formé de l'abandon des richesses.

Rien de plus lourd, de plus important que ceci : nécessité de l'option entre le temporel et le spirituel. La possession de l'autre monde est faite du renoncement à celui-ci¹⁴.

Avec Gide l'abandon des richesses vient s'insérer dans un système de vie abondante et de joie, alors qu'il apparaissait jadis comme un sacrifice douloureux. Jusqu'alors avait régné une pernicieuse confusion entre la joie réelle de la vie instinctive et la joie illusions des possessions achetées, et l'on avait cru que le devoir du chrétien était de les repousser toutes les deux : on proclamait qu'elles étaient vaines et factices toutes les deux. Et à la faveur de cette confusion, on alla plus loin, on fit pencher la balance du côté opposé. Le "péché" pour l'Église devint la vie, la joie réelle. Et l'amour des richesses, source de mort, fut tacitement

¹³ *Les Nouvelles Nourritures*.

¹⁴ *Journal*, voir aussi *Divers*.

approuvé. Ainsi fut institué un culte de la souffrance, une aspiration vers la mort, au-delà de laquelle l'Église situait le seul bonheur possible pour le chrétien.

XXX

On a parlé du narcissisme de Gide. Mais le miroir dans lequel il se contemple, c'est l'Évangile... Personne n'obligeait Gide à se dire chrétien. Quoi de plus mensonger que cette allégation si souvent répétée selon laquelle le christianisme de Gide serait un "restant" de son éducation protestante ? Nietzsche avait reçu, lui aussi, une éducation protestante, puisqu'il était fils de pasteur. Or Nietzsche ne s'est pas gêné pour attaquer, avec la violence que l'on sait, non seulement le Christianisme, mais aussi le Christ. De plus faibles que Nietzsche ne se sont pas gênés pour rompre avec la religion. Or Gide était un esprit fort. Sa place est au esprit de Nietzsche, là où planent les aigles...

Si Gide se dit chrétien, c'est tout simplement parce qu'il s'aperçoit que l'Évangile exprime la vérité qu'il porte en lui, et qui se trouve partiellement exprimée dans son œuvre.

Gide a beaucoup choqué les chrétiens par sa célèbre parole : "Familles, foyers clos, je vous hais !" Mais cette haine de la famille se trouve aussi dans l'Évangile, dans la propre bouche du Christ : "Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple." (Luc XIV, 26) Il y a dans l'Évangile bien d'autres versets contre la famille : "Je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère, et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison les gens de sa maison. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi... Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée..." (Matthieu X, 34-36) "Quiconque aura quitté à cause de mon nom, ses frères ou ses sœurs, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, recevra le centuple." (Matthieu XIX, 29) On peut ajouter, à ces versets, les passages qui décrivent l'attitude de Jésus vis-à-vis de sa propre famille. Sa réponse à ses parents, à l'âge de douze ans, est caractéristique. De même sa réplique à sa mère : "Femme, qu'y-a-t-il de commun entre toi et moi ?" (Jean II, 4), et les paroles prononcées du haut de la croix : "Femme, voilà ton fils... Voilà ta mère." (Jean XIX, 26) Il est évident que le Christ ne reconnaît qu'une seule famille, la grande famille humaine, et qu'un seul père, Dieu, non seulement pour lui, mais pour tous les hommes. Dans le Royaume de Dieu, la cellule familiale n'existe pas, aucun cloisonnement n'existe, aucun mur, aucune frontière. Il est évident que la chrétienté a trahi le Christ chaque fois qu'en son nom elle a renforcé les murs des prisons familiales, et chaque fois qu'elle a attaqué Gide, l'ennemi de la famille. Il est évident que saint Paul n'exprime pas la pensée profonde de Jésus lorsqu'il se fait le porte-parole de la plus plate morale familiale. Il est évident que c'est lui, saint Paul, que les chrétiens ont suivi, alors qu'ils n'ont cessé de renier, de persécuter et recrucifier Jésus. Il est évident que Gide aime et adore le Christ tandis que les chrétiens le haïssent et le recrucifient¹⁵.

XXX

L'Église prétend légitimer chrétiennement les liens du mariage en invoquant cette parole de Jésus : "Que l'homme ne sépare ce que Dieu a uni !" De quoi l'Église a-t-elle le plus horreur,

¹⁵ Généralisation excessive. Voir mon *post-scriptum*.

sinon de la liberté sexuelle totale ? Or c'est précisément cela que Jésus a voulu rendre possible, sanctifier.

Gide aborde cette question dans son Journal :

J'ai beau lire et relire l'Évangile, je ne vois pas une seule parole du Christ dont se puisse fortifier, et même autoriser, la famille, le mariage. J'en trouve au contraire qui le nient.

L'orgueil infini du prêtre. L'inconscience totale avec laquelle il utilise pour son compte les paroles du Christ au moment où il vient d'enchaîner l'une à l'autre les deux victimes : "Que l'homme ne sépare ce que Dieu a uni !" Il se prend pour Dieu, le prêtre qui invoque cette parole en célébrant son mariage. Mais le Dieu dont parle Jésus, c'est le Créateur de l'homme et de la femme, du sexe, du désir... Je le garantis, un jour cette parole deviendra la maxime sacrée de tous les adeptes de l'amour libre... Le prêtre utilisant cette parole pour sanctifier le mariage n'est-il pas précisément celui qui sépare les sexes que Dieu veut voir unis ?

XXX

L'Église a prétendu que l'Évangile était facile à comprendre, mais difficile, voire même impossible, à pratiquer. Mais on serait plus près de la vérité en disant exactement le contraire. L'Évangile est en réalité très difficile à comprendre, mais très facile à pratiquer quand on l'a vraiment compris. Ce qui est difficile, c'est de se dégager du réseau de mensonges échafaudé sur le Christ, autour du Christ, et au nom du Christ. Mais même cette difficulté diminuera petit à petit, à mesure que la lumière se fera. C'est déjà plus facile pour moi que pour Gide de connaître le Christ, précisément parce qu'il m'a précédé sur cette voie. Et je faciliterai à mon tour cette tâche à mes successeurs.

On invoque les paroles de Jésus sur les petits enfants : il faut, dit-on, se soumettre comme un petit enfant, sans approfondir, sans questionner, sans chercher à dissiper les mystères... Mais se soumettre à qui ? À vous vieillards de l'Église, à vous dont la sagesse sénile ressemble fort peu à celle de l'enfant ? Ce n'est sûrement pas cela que Jésus a voulu dire. Satan y trouve trop bien son compte... Précisément, Jésus est venu pour mettre fin à la tyrannie des vieillards, des docteurs, des "sages et des intelligents"...

Qui peut se vanter de connaître l'âme enfantine ? Quel théologien s'est penché sur l'enfant pour y découvrir la vraie sagesse, la sagesse du Christ ? S'il ne l'a point fait, on peut s'assurer que sa théologie est fautive... S'il n'aime pas l'enfant, s'il n'est pas en adoration devant l'enfant, on peut être certain qu'il ne connaît pas non plus le Christ.

Mais s'il se trouve un philosophe qui méprise la sagesse attitrée du monde, un philosophe haï par les docteurs de la terre, mais aimé des petits enfants et les aimant, cherchant auprès d'eux la lumière, jouant avec eux et ne condamnant pas leurs naïves polissonneries, un philosophe qui reste jeune, même dans sa vieillesse – je dirai de cet homme qu'il est tout proche du Christ, et qu'il a découvert la sagesse de l'Évangile.

André Gide était un philosophe de cette espèce. Tout comme Jésus, il pense que les petits enfants ont beaucoup à nous apprendre :

Plus encore que la beauté, la jeunesse m'attire, et d'un irrésistible attrait. Je crois que la vérité est en elle, je crois qu'elle a toujours raison contre nous. Je crois que

loin de chercher à l'instruire, c'est d'elle que nous les aînés, devons chercher l'instruction¹⁶.

... Je crois qu'il y a souvent plus de sagesse dans l'enfant que dans le vieillard¹⁷.

Gide parle comme le Christ, et ce n'est pas pour prouver aux hommes qu'il est chrétien, mais parce qu'il se trouve que sa vision du monde coïncide approximativement avec celle du Christ. Croyez-vous qu'il soit facile de parler comme le Christ ? Pourquoi ne parlez-vous pas ainsi, vous autres ?

XXX

Un autre exemple.

Le Christ a dit : "Aimez vos ennemis... Ne résistez pas au méchant".

Ces paroles sont des commandements précis, s'adressant non seulement à chaque individu, mais à chaque nation... Appliquons-les au cas particulier de la nation française pendant la première moitié du XX^e siècle : période de tension franco-allemande. Ne se traduisent-ils pas ainsi ces préceptes, pour nous autres français : "Aimez vos ennemis les Allemands. Ne résistez pas à Hitler lui-même, fut-il le plus méchant des hommes ?"

L'Église s'est-elle efforcée de nous faire aimer les Allemands ? A-t-elle prêché la non-résistance ? N'est-ce pas plutôt le contraire qui s'est passé ? N'est-ce pas un titre de gloire, encore aujourd'hui, pour beaucoup de prêtres, d'avoir été "dans la résistance" ? La "résistance" n'est-elle pas précisément le contraire de la non-résistance enseignée par le Christ ?

De nouveau nous surprenons l'Église en flagrant délit de trahison. L'Église a démontré avec éclat que sa vision du monde, bien loin d'être celle du Christ, était précisément la vision opposée – une vision humaine, trop humaine.

La vision chrétienne authentique, je suis heureux de la retrouver, une fois de plus, chez Gide. Elle lui vient naturellement à lui, elle émane irrésistiblement du plus profond de son être :

Voici ce que je me disais, en 1914, à voix très basse mais irrésistiblement : Qu'advierait-il, si la France ne résistait pas à l'Allemagne ? – ce qui devint bien vite : Que serait-il advenu, si la France n'avait pas opposé de résistance ? Et je me demandais : les préceptes trionphants de l'Évangile ne sont-ils applicables qu'à l'individu ? Cette doctrine de non-résistance perd-elle sa vertu lorsqu'il s'agit d'un peuple, d'une nation ? Et le viscitis Galileus, ce cri n'eût-il pas dû être celui de l'Allemagne, si la France, au lieu d'opposer la force à la force, n'avait opposé à l'Allemagne qu'une résistance spirituelle où elle se fût montrée invincible ? La meilleure façon de lutter contre les canons ennemis n'était-elle pas de rendre leur effort inutile ? L'Allemagne pouvait bien avaler la France ; elle n'aurait pas pu la digérer¹⁸.

¹⁶ *Journal*.

¹⁷ *Les Nouvelles Nourritures*.

¹⁸ en partie du moins.

Aucun prêtre, à ma connaissance, n'a tenu ce langage, pendant les années de la lutte franco-allemande. Celui qui aurait parlé ainsi se serait fait lapider. Mais ils n'avaient même pas envie de parler ainsi : ils étaient incapables de cette vision qui est celle du Christ... Il est facile de parler dites-vous, mais plus difficile d'agir. Mais alors, pourquoi donc ne parlez-vous pas ainsi ? Je vais vous le dire, moi : parce que vous êtes petits, bornés, aveuglés. Parce que vous avez l'esprit mesquin. Parce que vous manquez totalement d'imagination. Parce que vous manquez d'intelligence, d'intuition psychologique. Parce que vous êtes incapable de vous élever au-dessus de vous-même, incapables de comprendre celui qui est en face de vous, incapables de sortir de votre cage infecte, de toutes les cages superposées dans lesquelles votre âme est emprisonnée. Tant ce qu'il en sera ainsi le monde ira de guerre en guerre jusqu'à son anéantissement... Mais si vous voulez devenir plus intelligents, commencez par prendre conscience de votre petitesse, et par rendre hommage à Gide, qui vous dépasse tous. Car en le méprisant, c'est Jésus que vous méprisez. Ne l'oubliez pas... Certains me citeront peut-être le cas des "objecteurs de conscience". "Voilà les vrais héros de la paix, me diront-ils. Eux, du moins, agissent et souffrent pour leurs idées. Ils risquent leur vie pour la cause de la paix, tandis que Gide se contente de faire de belles phrases". Je répondrai d'abord que les belles phrases peuvent être très dangereuses pour ceux qui les prononcent, et qu'elles sont même d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus belles et vraies : Gide n'a pas été loin d'être fusillé par certains fanatiques de la Résistance, à cause de son apologie de la non-résistance, qu'ils appelaient trahison... Mais la question n'est pas là. Il s'agit de déterminer si l'objecteur de conscience est un être qui se conforme aux préceptes de l'Évangile, ou bien quelqu'un qui les viole... Il s'agit de savoir s'il est le martyr du Christ, ou de quelque idole absolument étrangère au Christ... Celui qui refuse de porter les armes n'est pas un non-résistant, parbleu, puisqu'il résiste aux autorités civiles et militaires... Il se choisit un autre ennemi, voilà tout, et avec quelle haine, une haine décuplée par la souffrance qu'il endure, il doit le détester ! Obliger un autre à vous faire souffrir, pour pouvoir le détester, est-ce là la conduite d'un chrétien, ou d'un odieux hypocrite ?

Le vrai chrétien résiste spirituellement, avec les idées, mais se soumet corporellement. Jésus ne refusait pas de payer l'impôt à César, et s'il fut mis à mort, ce ne fut pas pour des actes d'insoumission corporelle, mais pour ses idées librement exprimées... Je vous le dis, le héros du Songe¹⁹ qui tue l'ennemi avec délices, mais sans haine, est plus proche du Christ que l'objecteur de conscience, ou que Tolstoï ou Ghandi eux-mêmes. Le héros de Montherlant a pour l'ennemi allemand de l'estime, de l'amour. Si tous les hommes étaient comme lui, il n'y aurait point de guerre. Ce sont les autres, ceux qui haïssent l'ennemi et prétendent faire une bonne action en le tuant, qui sont la cause des guerres.

L'objecteur de conscience, cet homme à la conscience délicate, épris de sainteté, et jouant au martyr, n'est-il pas le type même du pharisien ? Il prétend se conformer au commandement de Moïse : "Tu ne tueras point". Mais que signifiait ce commandement dans l'esprit du Christ ? Pour Jésus, ce n'est pas seulement avec l'épée que l'on tue, mais aussi avec des paroles... Ce n'est pas le soldat que condamne Jésus, mais le politicien, le journaliste qui voit la paille dans l'œil du voisin, mais ne voit pas la poutre qui est dans le sien. Jésus condamne tous ceux qui profèrent des paroles de haine contre un peuple étranger qu'ils accusent d'être méchant, alors qu'à sa place on se comporterait exactement comme

¹⁹ Roman de Montherlant, se déroulant pendant la guerre de 14-18.

lui. Les vrais tueurs de la dernière guerre sont tous ceux qui, avant même sa déclaration, ont appelé les Allemands des barbares, tous ceux qui n'ont pas su voir en eux leurs frères.

Comprend-on maintenant l'importance de la parole, en tant que cause des guerres ? Et comment prononcerait-on des paroles chrétiennes, si l'on n'a pas le Christ dans le cœur ? Durant les quelques années qui ont précédé cette guerre, je n'ai perçu autour de moi que des paroles de haine contre le peuple allemand : c'est la voix de Satan qui s'est fait entendre du haut des chaires chrétiennes, dans les colonnes des journaux, en particulier des journaux chrétiens... Mais Gide, lui, ne parlait pas ainsi. Très peu, un nombre infime, ont su parler comme lui, et dire ce que le Christ aurait dit lui-même dans les mêmes circonstances. Sa pensée se trouve exprimée dans ce passage écrit à la veille de la guerre de 1939 :

Un besoin constant de conciliation me tourmente ; c'est un travers de mon esprit ; c'est peut-être une qualité de mon cœur. Je voudrais marier le Ciel et l'Enfer, à la Blake, réduire les antagonismes, et ne consens le plus souvent à voir que des malentendus dans les oppositions les plus ruineuses et meurtrières...

Quel triste besoin de haine je sens partout aujourd'hui ! besoin d'opposer tout ce qui devrait se comprendre, se féconder, s'unir !...²⁰

La reconnaissance des qualités et des vertus de l'ennemi a, de tout temps, été mon faible, et qui risque de me faire passer pour traître par les partisans de l'un et l'autre bord²¹.

Les guerres ne cesseront que lorsque les chrétiens deviendront enfin chrétiens, et acquerront ainsi la mentalité chrétienne que Gide préfigure pour eux. Qu'ils méditent sur ce résumé de son caractère :

... dans la vie, c'est la pensée, l'émotion d'autrui qui m'habite ; mon cœur ne bat que par sympathie... Je ne suis pas quelqu'un, mais plusieurs... Ceci est la clef de mon caractère et de mon œuvre²².

L'adversaire que combattait Jésus n'était pas l'empereur romain, mais Satan, le tyran mystérieux qui pousse les nations sur la mauvaise voie. Toute la carrière de Jésus ne fut qu'un combat prométhéen, herculéen, contre les forces sataniques – et le duel se termine par un cri de victoire : J'ai vaincu le monde. L'humilité hypocrite d'un Gandhi n'était pas le propre de Jésus. Il a laissé rayonner librement sa violence, parce qu'il avait une connaissance sûre et précise de l'ennemi à abattre...

La lutte que mena Jésus s'est traduite, sur le plan terrestre, par une attaque impitoyable des types humains incarnant l'esprit satanique. Si l'on veut connaître Satan – le vrai Satan que combattait Jésus – et il est indispensable de le connaître si l'on veut contribuer à sa défaite – il est une méthode bien simple, infaillible, scientifique : il suffit de rechercher dans l'Évangile, sans parti-pris, quel genre d'hommes ont attiré les foudres de Jésus. On s'apercevra sans difficulté que ce sont les pharisiens. L'esprit du diable, c'est l'esprit pharisaïque.

²⁰ *Journal*.

²¹ *Ibid*.

²² *Journal des Faux-Monnayeurs*.

Ce raisonnement tout simple, l'Église s'est bien gardée de le faire. De tous les versets sur lesquels elle a fermé les yeux, il n'en est peut-être pas dont elle ait moins tenu compte que ceux où Jésus attaque le pharisien. Et cela se comprend aisément. Il est à peine besoin de le dire : tous ces versets se retournent contre les chrétiens. Les sépulcres blanchis, les vipères, les loups déguisés en mouton, ce sont les chrétiens. Jusqu'ici les chrétiens ont été des super-pharisiens... Le Christianisme a été le triomphe du pharisaïsme.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que ce soient les ennemis du Christianisme qui furent les meilleurs serviteurs de Jésus, combattant pour la même cause que lui : l'écrasement du pharisien.

Aussitôt que la littérature européenne s'est émancipée des chaînes du christianisme, elle s'est donnée pour tâche de démasquer le pharisien. Elle l'a fait instinctivement, poussée par le seul amour de la vérité.

Certes, les premiers efforts ont été bien maladroits : le Tartufe de Molière n'offre encore qu'une peinture bien naïve du pharisien. Au fond, Tartufe n'est pas un pharisien, car le pharisien n'a pas conscience de son hypocrisie, le pharisien se ment à lui-même, tandis que Tartufe ne ment qu'aux autres. Mais il fallait commencer par dépeindre ce genre-là de coquin, pour ouvrir la lutte... Voltaire avait déjà une vision plus profonde, et son slogan : Ecrasez l'infâme ! fut une trouvaille. Tant qu'il y aura des pharisiens sur la terre, ceux qui luttent pour la bonne cause puiseront de nouvelles forces dans ce cri, jailli du plus profond du cœur...

Mais ce n'est qu'au dix-neuvième siècle que l'on commence à y voir clair dans les souterrains puants de la mentalité pharisaïque... Vous prétendiez, chrétiens, que Jésus était un penseur facile à comprendre, mais je vous dis que seuls les grands psychologues de notre temps, en nombre infime, sont parvenus à une profondeur de vision que l'on puisse comparer à la sienne... Pour que l'humanité pût parvenir à cette connaissance du pharisien que possédait Jésus, il a fallu attendre Dostoïevski, Nietzsche, Gide...

L'élément critique de l'œuvre gidienne se ramène à une peinture du pharisaïsme. En voici un spécimen, dans lequel on n'aura pas de peine à retrouver, à découvrir la pensée du Christ, si longtemps incomprise !

Ce qu'on appelle un "esprit faux" – eh bien ! je m'en vais vous le dire : c'est celui qui éprouve le besoin de se persuader qu'il a raison de commettre tous les actes qu'il a envie de commettre ; celui qui met sa raison au service de ses instincts, de ses intérêts, ce qui est pire, ou de son tempérament. Tant que Lucien ne cherche qu'à persuader les autres, il n'y a qu'un demi-mal ; c'est le premier degré de l'hypocrisie. Mais avez-vous remarqué que, chez Lucien, l'hypocrisie devient de jour en jour plus profonde ? Il est la première victime de toutes les fausses raisons qu'il donne, il se finit par se persuader lui-même que ce sont ces fausses raisons qui le conduisent, tandis qu'en vérité c'est lui qui les incline et les conduit. Le véritable hypocrite est celui qui ne s'aperçoit plus du mensonge, celui qui ment avec sincérité.

M. dit de Lucien qu'il est "tout pénétré de sa façade"²³.

²³ *Journal des Faux-Monnayeurs.*

Ce passage est à l'unisson de Matthieu XXIII. Même rythme, même longueur d'onde. Identité de pensée, opérant les mêmes démarches. Identité de vision.

N'est pas chrétien qui veut, mais seulement celui qui a pu s'élever assez haut pour avoir la même vision que le Christ. Le meilleur chemin pour y parvenir est celui de la littérature, qui tend vers cette vision... Mais cette vision, une fois atteinte, suffit. Tout s'ordonne, pour l'individu, en fonction de la vision correcte... Il suffit de démasquer le pharisien pour que le pharisien cesse d'exister... La puissance de Satan repose sur le mensonge, et son règne prend fin quand point le jour de la vérité...

Gide représente un type d'hommes affranchi du pharisaïsme... Même ses adversaires sont obligés de connaître sa probité intellectuelle, son horreur du mensonge, son amour de la vérité... Ils lui reprochent l'impureté de sa vie sexuelle, et surtout son absence de vergogne et de repentir, sa bonne conscience dans ce qu'ils appellent "péché" : ils prétendent prouver que c'est lui le pharisien. Je connais leurs arguments et je leur réponds ceci : ce qui est impur aux yeux des hommes ne l'est pas toujours aux yeux de Dieu... Ce qui était impur pour le Christ, c'était la malhonnêteté intellectuelle, le mensonge intérieur... Jésus pardonnait tous les péchés, hormis le péché contre l'Esprit... Et c'est bien la même idée que je retrouve chez Gide :

Les plus douteux égarements de la chair m'ont laissé l'âme plus tranquille que la moindre incorrection de mon esprit ; et que je me sens la conscience mal à l'aise, c'est en sortant d'un salon mondain, non d'un b²⁴...

Tout est mensonge, encore actuellement, dans le "monde". Quiconque connaîtrait la vérité, et voudrait ne point la trahir, se verrait forcé dans un salon mondain, ou bien de garder un silence complet, ou bien, s'il prenait la parole, d'ameuter contre lui la plupart des personnes : il lui faudrait jouer le rôle du Christ. Ce rôle, Gide l'a joué dans son œuvre, qui exprime la vérité du Christ. Mais dans le monde, il se sentait mal à son aise. Il ne faisait pas partie du monde, lui non plus :

Je doute qu'aucun des préceptes de l'Évangile m'ait aussi profondément marqué, et depuis ma prime jeunesse, que le "Mon Royaume n'est pas de ce monde²⁵".

C'est le salon mondain qui est impur, plutôt que le bordel. Les pharisiens trouvent des livres impurs tels que Si le grain ne meurt, ou Tropique du Capricorne... Pour moi, ce que je ne puis sentir, ce devant quoi je me bouche le nez, ce sont plutôt les Confessions de saint Augustin, ou l'Autobiographie d'un Gandhi... Les hommes sont encore aveugles, ils manquent de flair aussi : le pharisien, c'est au flair, qu'il se détecte. Lisez Nietzsche, afin qu'il vous ouvre les yeux...

XXX

Reportons-nous mil neuf cent ans en arrière...

Il s'agit de savoir comment a pu se produire ce contre-sens énorme, inconcevable, qui a orienté l'Église, dès ses origines dans une direction contraire à l'enseignement du Christ...

²⁴ *Journal des Faux-Monnayeurs.*

²⁵ *Journal.*

À partir de quand, par l'effet de quelle pernicieuse erreur, a-t-on pu substituer le culte de la souffrance au culte de la joie, une doctrine de mort éternelle à la doctrine de la vie éternelle, la course effrénée vers le néant, à l'élan ascendant vers l'infini de l'être ?

Aux bifurcations de chemins, dans nos pays, on voit souvent se dresser une croix. De même, c'est dès le départ, dès la croix, que l'Église a bifurqué, et s'est égarée sur la mauvaise route. C'est à la croix qu'il faut remonter pour déceler l'origine de l'erreur. C'est au pied de la croix qu'il faut méditer pour repartir sur la bonne voie.

Ce retour en arrière, cet effort surhumain de compréhension, Gide les a effectués, mais seulement en partie. Aussi me permettrai-je de le seconder, et de joindre mes lumières aux siennes. Mon point de départ sera un passage de Divers qui nous transporte au cœur du problème, mais je l'étofferai, je le corrigerai au besoin, car Gide n'a pas pleinement compris la croix : sa vision, si remarquable par ailleurs, me semble ici moins parfaite. Il ne s'est pas rendu compte combien la croix venait confirmer ses théories, bien loin de les contrarier. Gide a été trop modeste, voilà tout ce qu'on peut lui reprocher, si tant est qu'on puisse reprocher à un explorateur de n'avoir vu qu'une partie des merveilles de l'Eldorado qu'il a découvert. En tout cas, il ne sied pas aux aveugles et aux incrédules, aux ignorants restés paresseusement chez eux, de lui faire ce reproche. Et qu'ils ne croient pas en savoir plus long que lui, ceux qui ne savent rien... Votre Credo, chrétiens, exclut peut-être Gide, comme il exclut certainement Nietzsche, mais je vous dis que c'est vous et non pas eux, que Jésus vomit de sa bouche. D'ici peu, je vous le garantis, Jésus lui-même vous fera lécher la poussière de ses pieds...

Dans quel climat le premier système théologique s'est-il échafaudé ? Quelles étaient les données du problème, pour les premiers disciples ? Voilà ce qu'il importe avant tout de considérer.

Certainement, le Christ et les disciples, vers Jérusalem, marchaient vers le triomphe. Celui-ci avec la certitude de sa divine vocation. Il y eut, aux yeux du monde tout au moins, banqueroute. C'est cela qu'il s'agissait d'abord de sauver. C'est à la justification de la croix, du supplice, de l'ignominie où semblait aboutir cette carrière qu'il fallait travailler...²⁶

Tout cela est vrai. Les premiers disciples ont dû connaître un grand désarroi, après la crucifixion, et plus encore après la résurrection. Comment expliquer ce qui s'était passé ? Que signifiait Jésus ? Quel rôle lui attribuer dans l'histoire de l'humanité ? Gide ne parle pas de la résurrection, mais elle me semble nécessaire. Sans la résurrection, il me semble qu'aucune religion nouvelle n'aurait pu naître de cet homme, mort dans des circonstances aussi lamentables. Dès l'arrestation de Jésus, ses disciples s'étaient détachés de lui. Jésus ne serait resté qu'un souvenir pénible, infiniment triste, dans leur mémoire... Mais la résurrection leur démontra que le crucifié était également le Fils de Dieu. Leur foi fut ranimée, rendue inébranlable. Leur tâche était d'annoncer la bonne nouvelle à l'humanité... Mais comment expliquer aux hommes que Jésus était le Sauveur ? Comment concevoir le mécanisme du salut ? Dieu était venu sur terre, et délibérément, selon toutes les formes de la justice, l'avait condamné à mort, au châtement le plus infâmant. Dieu était venu en personne parmi les hommes, pour éprouver la valeur de leur morale et de leur justice – pour

²⁶ *Divers*.

démontrer précisément qu'il n'y a rien d'aussi immoral que la morale, et d'aussi criminel que la justice, puisque la morale et la justice humaines ont pour fonction secrète et inavouée de tuer Dieu... Extirper de l'âme humaine le principe moral et l'idée de justice, tel était le but que se proposait Jésus en mourant sur la croix, et en ressuscitant ensuite...²⁷ Le Dieu terrestre tuant le Dieu céleste... Nous sommes devenus capables, aujourd'hui, de supporter cette effroyable vision, nous pouvons aujourd'hui contempler la croix, pleinement conscients de tout ce qu'elle implique, mais les premiers disciples n'étaient pas mûrs pour cette difficile connaissance. Quiconque a lu Nietzsche et Dostoïevski pourra supporter, sans défaillir, cette bouleversante idée que le Dieu adoré des hommes depuis le commencement du monde n'est en réalité que le déguisement du diable.²⁸ Mais comment les premiers disciples eussent-ils pu comprendre cela ? Ils sont restés prostrés devant l'énigme de la croix, rebelles à son atroce signification, jusqu'au moment où un intrus, qui n'avait jamais connu Jésus, découvrit le mensonge qui soulage. On avait besoin d'un mensonge, en attendant de pouvoir supporter la vérité – et le mensonge fit merveille, il se perpétua pendant deux mille ans. Saint Paul inventa une explication de la croix qui permit aux chrétiens de la contempler sans danger et sans trouble – une explication reposante, les immunisant contre les effets d'une vérité trop forte pour leurs trop faibles cerveaux. Le rôle de la croix était de transformer l'homme en le faisant réfléchir, et en le haussant à un niveau supérieur de compréhension. Saint Paul se rendait fort bien compte que la croix devait transformer quelque chose, et inaugurer une nouvelle ère dans la destinée de l'homme, mais, incapable d'imaginer cette transformation de l'homme, il eut cette idée géniale : ce n'était pas l'homme, mais Dieu, que la croix avait transformé : dieu jadis courroucé envers les hommes, avait été apaisé par l'immolation de son fils sur la croix... Hypothèse gratuite, de la plus haute fantaisie... ce qui se passe dans le ciel, chacun est libre de l'imaginer à sa guise. Hypothèse d'ailleurs très invraisemblable, pour ne pas dire absurde, ou monstrueuse : quel homme est encore capable de croire, raisonnablement, à un tel Dieu, assoiffé de sang, assoiffé du sang de son propre fils ? Mais cette hypothèse était commode, et elle permit à saint Paul d'échafauder le premier système théologique du Christianisme – auquel devait se rallier, par la suite, tous les théologiens réputés orthodoxes.

Le Christianisme s'est édifié sur l'énorme mensonge de saint Paul.

Il fut facile à saint Paul de faire accepter sa théorie :

... que le Christ fût mort à cause des pécheurs, ou pour les pécheurs..., la nuance était mystiquement et délicate qu'on passa aisément de l'un à l'autre et qu'une confusion heureuse s'établit à la faveur de la prédication de saint Paul...²⁹

Gide met ici le doigt sur la distinction capitale. Il nous transporte à l'instant précis de la déviation fatale. Gide se rend compte, instinctivement, que c'est bien là que réside le contre-sens pernicieux, mais il l'explique imparfaitement. En réalité, la distinction est encore plus subtile qu'il ne le dit, car Jésus est bien mort pour les pécheurs, en même temps qu'à cause

²⁷ J'exprime bien mal ma pensée ici. On peut qualifier d'immoralisme la pensée de Jésus, dans le sens nietzschéen du terme. Mais le règne du Christ est bien sûr celui de la justice divine, s'opposant à la justice pharisaïque qui condamne à mort Jésus et tous ceux qui lui ressemblent. Voir mon Post-scriptum.

²⁸ Encore une phrase malheureuse. Moïse, Elie, tous les prophètes bibliques étaient des serviteurs du vrai Dieu. Mais il y a eu du bon dans ce qui suit. Et il aie bon aussi que j'aie conservé mon texte primitif, ainsi que je l'exprime dans mon Post-scriptum.

²⁹ *Divers*.

des pécheurs : la croix est bien l'instrument du salut... Jésus l'avait dit et répété pendant son ministère... Saint Paul n'eut donc aucune peine à faire admettre que sa théorie du salut par la croix, aucun homme ne pouvait alors imaginer le véritable mécanisme du salut. Ce qui est certain, et que Gide a fort bien vu, c'est que saint Paul, pour les besoins de sa cause, passe complètement sous silence le rôle des hommes dans la crucifixion. A en croire saint Paul, il semblerait que Jésus fût allé demander, humblement, au Souverain Sacrificateur de l'offrir en sacrifice sur l'autel de Jéhovah... Il semblerait que Caïphe ait été de connivence avec Jésus et avec le Père Céleste pour faire couler le sang rédempteur, agréable au Très-Haut... Se rend-on bien compte de tout ce qu'implique le mensonge de saint Paul ? Tout simplement ceci : alors que Jésus était venu détrôner le Dieu du Monde pour le remplacer par le vrai dieu, saint Paul aussitôt opère la restauration du faux Dieu sur le trône terrestre. Alors que Jésus était venu pour sauver effectivement les hommes, pour susciter une humanité nouvelle, saint Paul transporte le salut dans le ciel, dans l'au-delà et restaure l'Enfer terrestre.³⁰ Alors que Jésus avait pardonné les péchés et condamné la morale, saint Paul, par un habile subterfuge, restaure la morale et l'éternelle malédiction qui pèse sur la "brebis perdue". Quoiqu'on ne s'y trompe pas ! Il est facile de voir que saint Paul aimait les hommes que détestait Jésus, et qu'il détestait ceux que Jésus aimait. Saint Paul avait horreur de ces "gens de mauvaise vie" dont Jésus s'était fait le compagnon. Et il ne rougissait pas d'être "pharisien, fils de pharisien". La théorie paulinienne du salut par la grâce laisse subsister l'effroyable malédiction du péché : elle en augmente même le fardeau sur les épaules humaines en plaçant l'homme sous la dépendance du plus abominable tyran qu'ait jamais enfanté l'imagination pervertie de l'homme. La tyrannie de la morale était déjà une abomination infinie. Saint Paul trouva le moyen de la remplacer par quelque chose de pire. Non, saint Paul est bien loin d'avoir compris que Jésus était l'ennemi de la morale, un penseur immoraliste. Comment eût-on pu comprendre cela, avant l'époque de Nietzsche ? L'une des conséquences de la prédication paulinienne fut que le Nouvel Homme, la Vie Nouvelle enseignés par le Christ ont été méprisés par deux mille ans comme de naïves utopies. Saint Paul, et à sa suite, tous les théologiens du Christianisme, ont déclaré impraticable les commandements du Christ, en dépit du fait que Jésus avait déclaré, formellement, qu'il ne reconnaissait pour disciples que ceux qui mettraient ses paroles en pratiques. La théorie paulinienne de la grâce, bien loin d'être conforme au pardon qu'enseignait le Christ, fait table rase de tout l'enseignement du Christ. Saint Paul a prémuni les Chrétiens contre l'Évangile avant même qu'il fut écrit... Heureusement quelques disciples, qui avaient vu et entendu Jésus, et à qui sans doute la doctrine de Paul ne rappelait guère celle de leur maître disparu, eurent la sage précaution d'écrire leurs souvenirs, avant de mourir... Grâce à eux, il nous est possible de découvrir Jésus dans sa merveilleuse pureté...

Mais pour revenir à la croix, et à la théorie gidienne, il est évident que si l'on ne voit Jésus qu'à travers saint Paul, si on l'imagine marchant vers le supplice de son propre gré, si l'on ferme les yeux sur le rôle des hommes dans la crucifixion, si l'on voit en lui, en quelque sorte, l'auteur de ses propres souffrances rédemptrices, la croix prend une signification opposée à celle qui se dégage des récits évangéliques. En dépit de toute vraisemblance historique, l'interprétation paulinienne transporte l'écrasante responsabilité de la croix des

³⁰ Ainsi que je l'explique dans mon Post-Scriptum, Jésus avait prévu tout cela. Saint Paul a fait exactement ce que Jésus attendait de lui. Il n'en demeure pas moins que sa théologie est fautive, en opposition avec la vérité de l'Évangile.

épaules du pharisien sur celles du publicain. Jésus était venu soulager la “brebis perdue” du poids de ses péchés. Saint Paul l'accable d'un nouveau fardeau, l'énorme fardeau de la croix. Saint Paul laisse entendre que c'est le pécheur, le malfaiteur qui, par sa mauvaise vie, a rendu la croix nécessaire. Mensonge énorme, monstrueux : c'étaient les gens de bonne vie, les pharisiens, le Souverain Sacrificateur, c'étaient la morale et la justice qui avaient crucifié Jésus. Jésus était venu effacer le péché. Saint Paul le noircit davantage. Les demi-ténèbres qui jusqu'à lui avaient plané sur la terre devinrent avec la nuit la plus noire. La souffrance fut sanctifiée, le chrétien crut imiter le mieux Jésus en se condamnant lui-même aux plus grandes souffrances : il prétendit alors “porter sa croix” comme Jésus avait porté la sienne. La souffrance engendre la haine, et la haine cause de nouvelles souffrances, la tendance de ce cycle infernal étant l'anéantissement de toute joie et de toute vie à la surface de la terre... “Et c'est ainsi, dit Gide, que cette religion parvint à enténébrer le monde”.

Il n'y a pas de pire blasphème que ces saints moyenâgeux, et des chrétiens en général, qui prétendent imiter le Christ en se mortifiant, en se sacrifiant, en se condamnant, à une mort lente et dégoûtante... Gide n'a pas su en tirer tout le parti qu'il aurait pu de cette parole du Christ dont ils se réclament : “Celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi”. Mais je vais vous dire, moi, ce que signifie “porter sa croix”, dans l'esprit du Christ... Je vais vous expliquer en quoi consiste la souffrance du vrai chrétien... Vous verrez que je suis bien loin de la nier, et que ce verset est bien loin de me gêner...

La souffrance du Christ ne provient pas de lui-même, mais des hommes, de l'incompréhension et de la bêtise des hommes. Le Christ a souffert indiciblement, pendant son enfance et son adolescence, pendant son ministère, alors même qu'il enseignait la joie. Il a souffert d'être incompris pour Belzéboul, alors qu'il était Dieu. Il a souffert de voir le Diable régner tout-puissant sur la terre sous le nom de Dieu. Il a souffert de voir Dieu crucifié, longtemps avant d'être cloué sur la croix. Certains hommes ont connu le même genre de souffrance, mais ce ne sont pas vos saints, ce sont des hommes qui ont souffert bien au-delà de tout ce qu'ont supporté vos saints... Car vos saints avaient leur récompense, dans l'estime de leurs coreligionnaires, tandis que les hommes dont je vous parle étaient seuls, seuls comme le Christ, et maudits de tous les hommes, parce qu'ils connaissaient la vérité du Christ, que le monde ne connaît pas. Ce ne sont pas les martyrs canonisés par l'Église qui ressemblent au Christ, mais ces autres martyrs persécutés par l'Église elle-même, brûlés par l'Église elle-même, brûlés par l'Inquisition, excommuniés par le Pape, maudits de tous les chrétiens, parce qu'ils refusaient de s'incliner devant un christianisme mensonger et diabolique. Les voilà, les vrais martyrs du Christ, les imitateurs du Christ. C'est parmi les adversaires du Christianisme qu'il faut les chercher, et il n'en manque pas dans leurs rangs. Certains furent brûlés, écartelés, écorchés vifs, d'autres sont devenus fous, épileptiques, dans l'excès de leurs souffrances, devant l'incompréhension, l'infinie bêtise de l'humanité... Tel est le sort que le monde réserve à ceux qui aiment la vérité, et qui s'efforcent de conduire l'humanité un peu plus loin sur le chemin de la vérité, c'est-à-dire du Christ... Tous ces hommes ont été crucifiés, à leur façon... Je pense à Nietzsche, en premier lieu. Comment se fait-il qu'il ait été amené à signer ses dernières lettres : “le Crucifié”, avant de sombrer dans la folie ? Pourquoi Henry Miller a-t-il intitulé son autobiographie “Crucifixion en Rose” ? Pourquoi Swift est-il devenu fou ? Pourquoi Shelley écrivait-il :

Je tombe sur les épines de la vie ; elles me déchirent ?

Rousseau n'a-t-il pas souffert jusqu'au bord de la folie ? Dostoïevski ne considérait-il pas son épilepsie comme une maladie sacrée ? Je vous le dis, toutes ces souffrances sont sacrées, ce sont les souffrances même du Christ. Et Gide n'a-t-il pas souffert lui aussi du même mal sacré, dans son isolement, total, incompris, qu'il était de ses plus proches, de sa propre épouse ? Il a fallu que Gide fut singulièrement fort, pour sauvegarder sa parfaite sérénité, jusqu'au bout de sa vie : je vous le dis, son bonheur n'était pas un bonheur facile ! J'oubliais Oscar Wilde, l'un des exemples les plus typiques : Wilde couvert de boue après avoir été porté en triomphe... On a craché sur Wilde, comme jadis sur le Christ, quand les policiers sont venus le chercher pour le jeter en prison... Je pensais aussi à Sade, qui passa trente ans de sa vie en prison, et à Charenton : Sade s'est vu contraint de vivre en ascète, précisément parce qu'il avait horreur de l'ascétisme, parce qu'il aimait follement la vie.

Tous ces hommes ont été les apôtres de la joie, de la vie, de la vérité. Leur but était l'émancipation de l'homme, la libération de l'humanité. Mais l'humanité les haït, si cruellement persécutés. Ils ont subi le sort des prophètes de tous les temps, dont l'exemple le plus parfait est le Christ. Et je pourrais me joindre à eux moi aussi. Combien de morts n'ai-je pas endurées ! Combien d'indicibles souffrances, parce que j'étais différent des autres – parce que j'en savais plus long que les autres ! Ceux qui m'ont connu ont pu voir l'ombre fatale de la croix sur mon visage. N'ai-je pas haï sans fois ma vie, précisément parce que j'avais un excès de vie et de force – parce que j'aimais trop la vie ? Quel bonheur n'eût-il pas été le mien dans un monde de liberté ! quelles tortures dans celui-ci ! Quelles tortures dans celui-ci ! Malheurs à vous, bourreaux persécuteurs ! Malheur à toi morale, défroque infâme de Satan ! Dégringole au fond de l'abîme, spectre hideux ! Ton règne est fini³¹ !

XXX

A-t-on maintenant compris le sens de la croix ? A-t-on reconnu les vrais porteurs de la croix du Christ ? Le vrai chrétien est celui qui fait fructifier ses talents et apporte aux hommes, quelque vérité nouvelle. Il n'a pas besoin d'aller au devant de la croix. L'humanité se charge de l'y clouer...

Je me suis permis d'insister sur ce point "crucial", si l'on peut dire, de la foi chrétienne, en dépit du fait que Gide tourne autour sans vraiment l'incorporer dans son système théologique – pour montrer que, justement, il s'y insère parfaitement. Gide est bien loin d'avoir exploré tous les coins et recoins de l'Évangile. Il a jeté les bases d'une nouvelle interprétation de celui-ci qui a toutes les chances d'être la bonne. C'est la tâche de ses successeurs de la compléter. Et d'ailleurs n'a-t-il pas souhaité maintes fois être dépassé ? Si je le quitte parfois pour aller plus loin que lui, c'est avec son assentiment...

Chaque verset de l'Évangile pourrait se commenter à la manière gidienne, dans un sens diamétralement opposé à l'interprétation traditionnelle : un jour viendra où cette nouvelle interprétation détrônera l'ancienne, parce que l'erreur ne saurait se maintenir dans sa dignité usurpée quand les faisceaux lumineux de la vérité sont braqués sur elle : l'erreur, démasquée, perd contenance, elle s'effondre sous le mépris, elle sombre dans le ridicule. Il est vain de prétendre, comme beaucoup l'ont fait, que Gide tire à lui les paroles de l'Évangile. Gide prend l'Évangile à la lettre, "au pied de la lettre". C'est l'Église qui trahit le Christ : tantôt

³¹ J'entendais morale dans le sens nietzschéen de ce terme. Je préfère employer le mot pharisaïsme. Voir mon Post-Scriptum.

elle ferme les yeux, quand le sens trop évident d'un verset l'incommode, tantôt, quand le verset, moins clair, exprime une vérité plus subtile, elle le torture affreusement pour le faire cadrer avec nos vues :

Quel extraordinaire reproche me font-ils d'interpréter et de tirer à moi les paroles de l'Évangile ! Ce sont eux, au contraire, qui interprètent et expliquent. Je prends ces paroles telles qu'elles me sont données dans ce petit livre qui confond la sagesse des hommes. Et je ne me vante point, d'avoir toujours mis en pratique les préceptes de vie que j'y lis. Mais je sais bien que quelques uns de ces préceptes ont à ce point dominé ma pensée qu'aucune philosophie n'a jamais rien pu à l'encontre. J'ai puisé là une instruction secrète qui m'a enrichi, guidé, déterminé ; j'y ai puisé surtout une résistance à leurs doctrines³².

Il est évident que l'Église a toujours ignoré le Christ, et que Gide l'a découvert. Il est évident que Jésus est avec Gide, contre l'Église. Gide annonce l'avènement du vrai Christ, et la destruction de l'Église par le Christ lui-même :

La suppression, l'escamotage de tout ce qui, dans l'Évangile, les incommode. Mais toutes ces inconvénients, que leurs orthodoxes explications ne parviendront jamais à réduire, prendront une importance d'autant plus grande et plus accusatrice qu'ils ne seront plus longtemps efforcés de les tenir sous le boisseau³³.

Commence-t-on à comprendre l'importance de Gide dans l'histoire du Christianisme ? Gide annonce une révolution spirituelle qui s'étendra au monde entier. Il est l'un des anges du Christ, l'un des précurseurs de son avènement.

XXX

J'inaugure la théologie de l'avenir... Et ce que je dis n'est encore qu'une préface, un avant-goût de la plus fantastique révolution spirituelle qui ne soit jamais produite à la surface de la terre... Le règne effectif du Christ va commencer, ni plus ni moins... Peu importe que mon livre soit publié, aujourd'hui ou dans cinquante ans, ou qu'il ne voie jamais le jour... D'autres livres seront écrits, d'autres voix surgiront du silence pour annoncer la même vérité et le même salut... Tout changera quand on verra le Christ sous son vrai jour... L'air est tout chargé d'électricité : un coup de tonnerre va éclater, entre le ciel et la terre, et c'est alors que nous verrons jaillir "d'Occident en Orient" l'éclair annonçant l'avènement du Fils de l'Homme... Tout le monde parle aujourd'hui de la bombe atomique, soleil de mort consumant ceux qui la contemplent... Je vous annonce l'explosion d'une autre bombe, dont le grand nombre n'a pas encore entendu parler... Nous sommes quelques ingénieurs, alchimistes de l'esprit, plus malins, plus intelligents encore que les briseurs d'atomes : nous avons découvert la bombe de la vie... Je vous le dis, la vie aussi, commencera par l'explosion d'une bombe... La découverte du Christ sera comme l'éclatement d'une bombe... A ce moment-là, il y en aura plusieurs qui pâleront de rage et grinceront des dents... Finie l'oppression de tous les tyrans ! Nous n'aurons pas besoin de toucher à un seul de leurs

³² *Journal*.

³³ *Ibid*.

cheveux. C'est la vérité qui les jugera, la vérité qu'ils ne pourront plus esquiver ! C'est par nos sourires de mépris que nous les ferons dégringoler de leurs trônes...

XXX

Non seulement je ne donne ici q[u]’un vague aperçu de la physionomie du vrai Christ, mais je suis bien loin de dégager de l’œuvre gidienne tout ce qui contribue à nous la révéler... J’ai montré que la vision gidienne coïncide dans ses grandes lignes avec celle du Christ. Il est donc possible de retrouver le Christ dans maintes pages de Gide dans lesquelles Gide ne parle pas du Christ...

Considérons par exemple Les Nourritures terrestres. Le Christ est présent là aussi, à un degré qu’on n’imagine certainement pas. Je ne suis pas loin de croire que Les Nourritures Terrestres nous révèlent, à l’insu de leur auteur, le vrai sens de cette eucharistie dont les catholiques ont fait leur messe. La ferveur gidienne, la transsubstantiation mystique des nourritures terrestres, leur totale sanctification et purification, voilà ce qu’enseignait Jésus à ses disciples dans le dernier repas qu’il partagea avec eux...

Quand je dis que Gide était chrétien, cela veut dire aussi que Jésus était gidien... Commence-t-on à comprendre ?

XXX

Il est temps de nous détourner un peu de Gide, pour voir de plus près, , un certain nombre de problèmes nouveaux que, grâce à lui, je viens de soulever... D’aillerons nous ne quitterons pas tout-à-fait Gide, car il a effectué lui-même le tour d’horizon auquel j’invite le lecteur...

J’ai laissé délibérément de côté, jusqu’ici, un fait de la plus haute importance : Gide n’est pas un phénomène accidentel, un cas isolé. Il fait partie d’un groupe, d’un mouvement d’ensemble... Il n’est que l’une des vagues – l’une des premières, il est vrai – d’une marée invincible... Gide, non plus que les autres, ne saurait être étudié séparément. Ils se complètent, se renforcent mutuellement. C’est le mouvement d’ensemble qui compte : l’immoralisme moderne est la découverte du Christ... Nombreux sont déjà les anges du Christ qui foulent le sol de la terre, et Jésus est avec eux... Nous sommes en plein Jugement Dernier. Mon livre fait partie du Jugement Dernier...

J’aurais pu traiter le même thème du “christianisme contre le Christ” en m’appuyant sur d’autres auteurs, auxquels Gide s’apparente, et dont il convient de dire quelques mots ici. Mais justement, le choix de Gide, comme point de départ, était particulièrement heureux, car Gide est un auteur récent, et il a pu opérer une première synthèse du mouvement tel qu’il se présentait à lui, au début du XX^e siècle. Nous n’aurons qu’à le suivre, une fois de plus, pour être transportée parmi la petite troupe d’avant-coureurs dont il fait partie. L’Église du Christ dont il fait partie, qui commence aujourd’hui à prendre forme, peut déjà se réclamer d’une glorieuse lignée :

Certains esprits, auxquels je me rattache et m’apparente, j’ai la joie de les pouvoir vénérer autant que vous vénerez les “pères” même de votre Église³⁴.

³⁴ *Les Nouvelles Nourritures*.

Qui sont-ils, ces frères spirituels de Gide, vrais “pères”, avec lui, de la véritable Église du vrai Christ ?

Tout d’abord Nietzsche.

Gide s’est retrouvé en Nietzsche. Alors qu’il était en train de devenir lui-même, il a trouvé en Nietzsche un autre soi-même, et ainsi Nietzsche l’a aidé à se trouver. Il y a identité de vue entre les deux penseurs sur presque tous les points :

Chaque fois que je reprends Nietzsche, il me semble que plus rien ne reste à dire, et qu’il suffise de citer³⁵.

La philosophie de Gide est foncièrement conforme à celle de Nietzsche. La grande loi de la nature, qui est pour Nietzsche la “volonté de puissance”, Gide l’appelle “volupté” il s’agit au fond de la même chose, vue sous deux aspects différents. L’Église le sait bien, pour qui volonté de puissance et volupté sont l’essence même du péché. La sanctification de ce qu’on appelait péché, voilà le sens et l’aboutissement de la pensée nietzschéenne, comme de la pensée gidienne. N’oublions pas que c’est Nietzsche qui a lancé le terme d’“immoralisme”, pour caractériser sa dernière philosophie. C’est en Nietzsche qu’il faut rechercher le sens exact de ce terme, plutôt que dans le roman de Gide intitulé l’Immoraliste, qui ne donne qu’une image incomplète et boiteuse de l’immoralisme nietzschéen.

Gide suit Nietzsche dans son antichristianisme le plus absolu et le plus farouche, dans son renversement total des valeurs dites “chrétiennes”. Il ne diverge d’avec lui que sur le point que l’on devine : ses attaques contre le Christ. Gide réconcilie Nietzsche avec le Christ :

Je ne puis opposer au Christ cette résistance orgueilleuse et jalouse de Nietzsche. Sa perspicacité merveilleuse, lorsqu’il parle du Christ, me semble en défaut ; oui vraiment il me semble accepter du Christ une image déjà transmise et déformée, et, pour s’opposer mieux, tenir le Christ pour responsable de tous les nuages et de toutes les ombres qu’a projetés sur terre la triste interprétation de ses paroles.

Je sens dans l’enseignement du Christ autant de force émancipatrice que dans celui de Nietzsche... autant d’abnégation et de joie. Que dis-je : autant ? J’en découvre davantage encore, et plus profonde, plus secrète ; plus totale, et partant, moins tendue, dans l’Évangile du Christ que dans celui de Zarathoustra. Nietzsche est beaucoup plus près du Christ que ne l’était Goethe par exemple... beaucoup plus près qu’il ne le savait lui-même ou ne consentait à se l’avouer... Il ne tenait qu’à Nietzsche de redécouvrir sous les suaires et de ressusciter un Christ véritable... Il mésestend résolument le Christ ; mais de ce malentendu, sur lequel il va prendre élan, l’Église est, plus encore que lui, responsable ; en annexant, en cherchant (en vain du reste) à assimiler le Christ, au lieu de l’assimiler à lui, elle l’estropie davantage – et c’est ce Christ estropié que Nietzsche combat...³⁶

Je tiens cet admirable passage pour l’un des hauts sommets de la pensée gidienne. Gide résout ici l’énigme nietzschéenne. Il triomphe de la difficulté suprême, devant laquelle Nietzsche avait succombé, sombré dans la folie. Nietzsche avait cru combattre le Christ ;

³⁵ *Journal*.

³⁶ *Journal*.

son œuvre n'est qu'un duel titanesque, qui va crescendo jusqu'à l'épuisement, contre le Christ. Telles sont les apparences. Mais voici la réalité, telle que Gide nous aide à la découvrir : Nietzsche n'est pas autre chose qu'un homme parvenant à la sagesse suprême, à la vérité jadis incarnée par le Christ. Au moment où Nietzsche sombre dans la folie, il avait atteint la hauteur vertigineuse du Christ. Jésus était dieu devenu homme. Nietzsche est l'homme qui devient Dieu. Jésus était venu sur terre pour permettre aux hommes de réaliser l'image divine, qui est pour l'homme le but à atteindre. Cette image divine Nietzsche est le premier homme – ou l'un des premiers – à la réaliser. En d'autres termes, le retour du Christ sur la terre, l'avènement du Christ, c'est déjà Nietzsche. Nietzsche en fait partie. Que ceux qui croient qu'il est facile d'être chrétien méditent ceci ! Une intelligence prodigieuse, une volonté de fer, une énergie prométhéenne concentrée pendant des années à la recherche de la vérité, une audace de pensée impitoyable, il a fallu tout cela pour qu'un homme apparaisse sur terre dont la vision du monde avait quelque rapport avec celle qu'avait le Christ...

C'est le fantôme du Christ que Nietzsche a combattu, le fantôme encombrant qui l'empêchait de devenir lui-même le Christ. Qu'importe que Nietzsche ait baptisé le vrai Jésus revenu sur terre du nom de Zarathoustra ? Une étiquette fallacieuse est un accident bénin quand le flacon contient le nectar merveilleux, l'élixir authentique. C'est pour rendre le Christ accessible à l'humanité que Nietzsche est devenu fou.

Jésus prévoyait Nietzsche lorsqu'il disait que tout blasphème contre le Fils de l'Homme serait pardonné, mais que le blasphème contre le Saint-Esprit ne serait point pardonné, "ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir". Nietzsche a blasphémé contre le Christ, mais son blasphème était pardonné deux mille ans avant d'être pardonné, parce qu'il a aimé la vérité, qui est le Saint-Esprit. Mais les chrétiens qui haïssent Nietzsche blasphèment contre le Saint esprit qui est en Nietzsche, et ce péché ne peut leur être pardonné. Sans cesse le péché contre le Saint Esprit sera condamné et combattu avec la plus grande vigueur, jusqu'à l'écrasement total de l'Infâme...

Nous savons aujourd'hui quel est ce mystérieux "péché contre le Saint Esprit" – ce seul péché impardonnable. C'est le péché de l'Église... Comment pourrait-il en être autrement ? Comment pardonnerait-on à l'Église d'étouffer systématiquement la voix de la vérité, par tous les moyens en son pouvoir ? Peut-on pardonner à Caïphe d'avoir condamné Dieu à mort ?³⁷

Parce qu'il a aimé la vérité, Nietzsche a aimé le Christ sans le savoir. Peu importe qu'il ait cru le combattre. Le péché de son opposition illusoire à un Christ méconnu est compensé mille fois par sa découverte du système philosophique auquel se rattache l'Évangile... On peut même dire qu'il était nécessaire qu'il y eût un Nietzsche s'opposant au Christ et le rejoignant en allant jusqu'au bout de cette opposition. Il démontre ainsi la fatalité du salut, l'aboutissement fatal de la libre-pensée européenne à la vérité du Christ... Ces pensées sont subtiles, difficiles à comprendre... Nous sommes ici dans les parages dangereux où s'égara la raison de Nietzsche...³⁸ Mais le jour vient où tout cela se comprendra mieux... Qu'on

³⁷ Et pourtant Jésus sur la croix disait : "Frère, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font." (Voir mon Post-Scriptum)

³⁸ Il me paraît évident aujourd'hui que Nietzsche est devenu fou au moment où il s'est rendu compte que la vérité qu'il croyait avoir découverte était celle du Christ.

s'en tienne pour le moment, si l'on préfère, à cet aphorisme de Gide, qui nous aidera à voir Nietzsche sous son vrai jour :

Il est certaine façon d'adorer Dieu qui me fait l'effet d'un blasphème. Il est certaine façon de nier Dieu qui rejoint l'adoration³⁹.

XXX

Autre amour de Gide, autre penseur européen auquel il se rattache : Dostoïevski.

Dostoïevski présente cette particularité d'être à la fois révérend par plusieurs théologiens de l'Église, et par Gide. Mais ne nous y trompons pas... En dépit de sa façade conformiste, Dostoïevski fut un novateur au moins aussi révolutionnaire que Gide, en matière de théologie chrétienne. Dostoïevski a tiré de l'Évangile un son de cloche qui n'avait jamais résonné dans toute l'histoire du Christianisme. Dostoïevski n'était pas un chrétien paulinien. Son christianisme s'apparente à celui de Gide. Comme Gide, Dostoïevski a aimé la terre d'un amour dionysiaque, il a aimé la vie, il a aimé la beauté de la terre et des créatures. Et il a su que cet amour était celui du Christ. Il a su que le paradis était la terre, et que le paradis terrestre serait un jour restauré, grâce au Christ d'abord, et grâce à lui-même en particulier :

La terre est un paradis. Il ne tient qu'à nous d'y pénétrer...

La vie est un paradis et nous sommes tous au paradis ; seulement nous ne voulons pas le reconnaître ; mais si nous pouvions le reconnaître, nous serions demain dans le paradis. C'est le moine Zossime, personnage des Frères Karamazov, qui parle ainsi. Gide aurait pu dire la même chose.

Gide a consacré un livre à Dostoïevski, un livre plein d'amour et d'admiration, dans lequel se confondent harmonieusement la pensée gidienne, la pensée dostoïevskienne, et l'Évangile. Il écrit dans son Journal :

J'admire Dostoïevski plus que je ne croyais qu'on pût admirer.

J'aime et j'admire Dostoïevski, moi aussi. J'admire aussi cette communion merveilleuse qui nous unit tous dans la même vérité. J'admire cette mystérieuse concordance, cette unité parfaite, et j'y vois l'accomplissement des promesses ferventes du Christ : "Vous serez unis en moi, de même que je ne forme qu'un avec Dieu."

XXX

Mais la liste est bien loin d'être close. La voix du sang parla, une fois de plus, quand Gide découvrit Browning :

Dans toute l'œuvre de Browning... éclate un extraordinaire amour de la vie. A me bien interroger, je comprends que c'est à cela, finalement, que se réduit mon optimisme... L'"état d'âme" de Browning est comparable, en ceci, à celui du parfait chrétien⁴⁰.

³⁹ *Journal*.

⁴⁰ *Journal*.

Nous voyons que la littérature moderne comporte plusieurs auteurs dans lesquels Gide retrouve sa vision particulière de la vie, identifiée par lui avec la vision chrétienne...

Le plus grand peut-être des analogues de Gide, le plus important dans l'histoire de la littérature, comme dans l'histoire du Christianisme, est probablement William Blake. A peu près ignoré jusqu'à présent, Blake, cent ans avant Gide, avait eu la vision radieuse du vrai Christ. Et non seulement Blake a le mérite d'avoir précédé Dostoïevski, Nietzsche et Gide, mais il a été plus loin qu'eux, à plusieurs égards. En particulier il a décrit le mécanisme intérieur par lequel s'effectue la genèse de l'homme nouveau, semblable au Christ. Les plus grands psychologues de notre temps sont des ignorants à côté de Blake...

On ne peut pas dire que Blake ait beaucoup influencé Gide, car Gide a découvert son œuvre tardivement, vers 1922. Mais l'identité de leurs visions est d'autant plus remarquable que précisément ils ne se connaissaient pas. C'est bien le même Christ qu'ils ont découvert tous deux, aux antipodes du Christianisme. Non qu'ils fassent toujours voir le Christ sous le même jour, mais leurs découvertes concordent et se complètent.

Gide fut profondément heureux d'unir Blake à ceux qu'il aimait déjà :

Oui, Nietzsche, Dostoïevski, Browning et Blake sont bien les quatre étoiles de la même constellation. J'ai longtemps ignoré Blake, mais lorsqu'enfin tout récemment j'ai fait sa découverte, il m'a semblé reconnaître aussitôt en lui la quatrième roue du "chariot" : et de même qu'un astronome peut longtemps avant de le voir, sentir l'influence d'un astre, et déterminer sa position, je puis dire que depuis longtemps, je pressentais Blake. Est-ce à dire que son fluence ait été considérable ? Non, tout au contraire, je ne sache pas qu'il en ait exercé aucune. En Angleterre même, Blake est demeuré, jusqu'à ces temps derniers, à peu près inconnu. C'est une étoile très pure et très lointaine, dont les rayons commencent seulement à nous atteindre⁴¹.

Gide pressentait Blake. Comprend-on ce que cela signifie ? Gide sentait vaguement que toute la littérature converge vers le Christ. Il savait que Nietzsche était parvenu tout près du Christ. Il se doutait qu'il pouvait exister, dans quelque littérature européenne, un Nietzsche chrétien. Ses pressentiments furent confirmés : Blake était cet homme-là. Gide avait découvert le plus proche de lui de tous ses frères spirituels⁴².

Gide et Blake furent l'un et l'autre des hommes assez audacieux pour réaliser le "mariage du ciel et de l'enfer", c'est-à-dire la synthèse de l'antichristianisme le plus absolu et du Christ. Non seulement ils ont ainsi découvert la vérité du Christ, ils ont également été les premiers à démontrer que Jésus est bien le Sauveur, en tirant de l'Évangile la connaissance magique qui ouvre toute grande pour l'humanité future la porte des félicités paradisiaques.

⁴¹ Citation extraite du livre de Gide sur Dostoïevski.

⁴² On trouvera plus loin la reproduction de mon article Blake et Nietzsche, écrit en 1950, qui permettra de situer beaucoup plus nettement ces deux auteurs dans le cadre de ce livre.

XXX

A ces “quatre grands”, Gide aurait pu joindre quelques autres qu’il admirait presque autant qu’eux : par exemple Stendhal, Walt Whitman, Oscar Wilde. En eux aussi on peut voir des “étoiles de la même constellation”. Tous ces hommes sont les précurseurs de l’humanité future, les avant-coureurs du Christ. Wilde savait que le Christ se révèle dans la littérature européenne. Dans son De Profundis, écrit en prison, il y a plusieurs pages sur Jésus “précurseur du romantisme dans la vie”. Et je pourrais ajouter, moi aussi, quelques noms à cette liste, ceux de Sade et d’Henry Miller, par exemple, auteurs que Gide ne connut malheureusement pas, mais qui lui ressemblent par l’audace de leur pensée, et la profondeur de leur vision, analogue à la sienne.

Mais derrière ces chefs de file, bon gré mal gré, consciemment ou inconsciemment, s’avance, telle une marée, toute notre littérature occidentale. Gide, Miller et leurs analogues ont été poussés en avant par tout le passé littéraire. Depuis que la littérature s’est mise en mouvement, au sortir du Moyen-Age, on va toujours plus loin, d’une génération à l’autre. L’évolution qui commence avec Montaigne aboutit de nos jours à Gide. Elle continue, après Gide lui-même... On s’est demandé où elle nous menait : nous le savons aujourd’hui. L’aboutissement de cette évolution – l’évolution de la littérature occidentale, c’est-à-dire de la portion “christianisée” de l’humanité – c’est évidemment le Christ. On ne devrait pas s’en étonner. Quoi de plus normal, au fond, de plus conforme aux prophéties de l’Évangile ! Jésus n’a-t-il pas dit : “Je suis l’alpha et l’oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin.”

XXX

Je résume les faits et les conclusions qui s’en dégagent. Dans l’Occident chrétien, j’observe l’existence d’une culture extrêmement riche et puissante, douée d’une grande unité en dépit de sa variété, et dont la libre évolution, du XVI^e au XX^e siècle, obéit à un processus des plus singuliers. Tout d’abord, la Renaissance fait éclater les contraintes longtemps imposées par la tyrannie de l’Église. La pensée se hasarde furtivement, et prudemment d’abord, hors des sentiers de l’orthodoxie chrétienne : nous avons Montaigne. Ensuite la révolte contre le Christianisme s’accroît. On attaque ouvertement la religion, on la tourne en ridicule, elle devient l’adversaire “infâme” : nous avons Voltaire. Un peu plus tard, il se produit un phénomène très curieux : l’excès même de la révolte contre le Christianisme aboutit à un nouveau messianisme, farouchement antichrétien, et découvrant la vérité salvatrice dans le contraire absolu de l’enseignement de l’Église : nous avons Sade et Nietzsche, nous avons Blake, Dostoïevski et Gide, qui effectuent la synthèse inattendue et bouleversante de l’antichristianisme le plus poussé et du Christ : ils découvrent par delà leur vision “immoraliste”, le salut annoncé par l’Évangile et incompris jusque-là. L’antéchrist de Nietzsche devient ainsi le vrai Christ, et le Christ de l’Église devient l’Antéchrist. La révolte contre le Christianisme a abouti à la découverte du Christ, et à cette découverte simultanée que le Christ était resté, jusqu’à nos jours, si totalement étranger à la conscience humaine, que c’était son contraire que l’on adorait sous le même nom.

Je me trouve ainsi amené à formuler cette hypothèse que je soumets actuellement aux historiens de la littérature et aux historiens du Christianisme : la littérature occidentale est

l'instrument prédestiné de la révélation du Christ. L'évolution de la littérature, du XVI^e à nos jours, est un effort surhumain vers le Christ – effort couronné de succès. Le vrai Christ de la littérature, qui s'oppose au faux Christ de l'Église, apparaît pour la première fois dans l'œuvre de Blake, vers la fin du XVIII^e siècle. Il réapparaît au XIX^e dans celle de Dostoïevski, et au XX^e dans celle de Gide. La pensée du Christ est plus profonde qu'on ne le croyait, et il n'a encore été donné qu'à un petit nombre de la connaître. L'histoire du Christianisme comporte une première période, de deux mille ans environ, pendant laquelle l'antéchrist triomphe en usurpant le nom du Christ, mais la puissance de l'antéchrist se heurte peu à peu à l'apparition du vrai Christ, qui un jour le détrônera. Déjà avant la fin du deuxième millénaire la vraie physionomie du Christ commence à apparaître à quelques hommes : la littérature est l'écran sur lequel elle se projette. Peu à peu le grand nombre verra l'image pure et nette du vrai Christ : tout le développement culturel et artistique de l'Occident tend vers la découverte du Christ. La poésie, la philosophie, la musique, tous les arts d'imagination, le culte de la beauté, la doctrine de l'art pour l'art, la libre recherche de la vérité, en un mot tout l'humanisme occidental tend vers le Christ. Mais seuls contribuent vraiment à cette ascension ceux qui augmentent l'héritage culturel de quelque vérité ou de quelque beauté nouvelle, non les conformistes et les rétrogrades, mais les pionniers, les novateurs, quelles que soient leurs apparentes tendances. En un mot ce sont les plus grands génies de la littérature et de l'art – c'est-à-dire ceux dont l'œuvre supporte l'épreuve des siècles – qui seuls contribuent à la révélation du Christ. Car ces hommes sont au fond les explorateurs de l'humain, et le Christ est précisément l'image de l'humain devenu pleinement conscient, la réalisation parfaite et totale de l'humain. Si donc le Christ corporel est à l'origine de notre singulière évolution, on peut dire que le Christ spirituel n'est pas passé mais à venir. Le Christ vient, lentement et sûrement, en se formant peu à peu dans l'âme humaine. L'Occident le découvre et le donnera au monde entier. L'ère chrétienne n'est pas commencée, mais elle s'annonce déjà dans la littérature. Nous sommes arrivés au grand tournant de notre histoire. Notre époque est celle de la découverte du Christ. Un grand bouleversement spirituel se prépare, un conflit gigantesque entre le faux Christ et le vrai Christ. Le triomphe du vrai Christ changera la face du monde.

Je ne sache pas que cette hypothèse ait déjà été exprimée, mais elle se dégage des œuvres de Blake, de Dostoïevski et de Gide. Elle éclaire celle de Nietzsche, de Wilde, de Miller, et la littérature entière, d'un jour nouveau. Il m'apparaît aussi que l'Évangile la confirme. Jésus a prédit qu'il devrait souffrir beaucoup avant de triompher, il a annoncé la venue de faux Christs et de faux prophètes. Il a opposé la maison bâtie sur le sable à la maison bâtie sur le roc : je ne puis moins faire que de voir dans l'Église la maison bâtie sur le sable, dans la littérature celle bâtie sur le roc, et dans la croix l'annonce de la crucifixion de Jésus par l'Église elle-même... Aujourd'hui le Calvaire du Christ touche à sa fin. Son règne approche grâce à Blake, Dostoïevski, et tous les autres...

Je vois encore une confirmation de mon hypothèse dans les paraboles du Royaume : quelle meilleure image que le levain pour illustrer la lente fermentation de l'Évangile dans la conscience humaine ? La putréfaction du gré de blé se symbolise-t-elle par la pourriture de l'Église, et la tendre pousse verte la découverte tardive, et d'abord inaperçue, du vrai Christ ? La parabole des talents ne donne-t-elle pas le beau rôle aux pionniers de la pensée et le mauvais aux esprits timorés qui n'ont reçu qu'un talent et n'osent même pas s'en servir ?

XXX

Elevons-nous un peu plus haut encore, au-dessus de la littérature, pour embrasser d'un seul regard l'humanité, dans l'espace et le temps...

Les grands génies de la littérature ne sont que des hommes un peu plus avancés, un peu plus évolués que les autres. S'ils sont devenus écrivains, c'est précisément parce qu'ils en savaient un peu plus long que leur entourage. Ils sont ceux qui marchent en tête de troupeau, les vrais chefs, les vrais législateurs de la race humaine. Leur œuvre est immortelle, et elle ne verra de féconder l'humanité, aussi longtemps qu'elle aura quelque chose à lui apprendre. Aujourd'hui persécutés et méprisés, les bons écrivains deviennent demain les instructeurs du monde, par une loi fatale et immuable. Si donc la littérature est en train de parvenir au Christ, cela signifie que l'humanité entière partagera un jour la vision du Christ. S'il est vrai que Dieu créa l'homme à son image, ainsi que le dit la Bible, et s'il est vrai que Jésus est le Sauveur, l'image divine, d'abord incarnée en Jésus, resplendira un jour en chaque homme. Un bonheur indicible règnera sur terre pour toutes les créatures. Jésus comparait la vie future à un banquet. Mais cette image humaine est encore bien faible pour décrire les voluptés infinies du Paradis qui deviendra la terre...

“Ose devenir qui tu es”, disait Gide. Cela veut dire : Ose devenir Dieu... dieu est en chacun de nous, à l'état latent.

XXX

Les savants nous apprennent que l'évolution des espèces se fait par “mutations brusques”. L'espèce humaine est en train de subir, après des millénaires de stagnation, l'une de ces mutations brusques. Jésus est venu pour la rendre possible. Aujourd'hui nous la voyons commencer. La “crise africaine” de Gide, les illuminations de Blake ou de Nietzsche, nous montrent l'homme à l'instant précis où il franchit d'un bond la frontière qui sépare l'humanité présente de l'humanité future. Quelques hommes ont déjà effectué ce bond. Les autres suivront fatalement, à une allure accélérée...

XXX

Les esprits superficiels s'étonneront que je puisse prédire un avenir aussi radieux, à l'époque même où se prépare les catastrophes apocalyptiques, et où nous voyons partout la condition humaine devenir, de jour en jour, plus infernale... Ils n'aperçoivent que la fin du moment présent, tandis que je distingue, au-delà des cataclysmes, le commencement d'une ère nouvelle... Bien sûr, il ne faudrait pas que l'humanité entière périsse au cours des prochains bouleversements... Mais je sais que les forces de vie progressent avec la rapidité de l'éclair... Elles apparaissent, soudain, inattendues, au moment le plus critiques...

Les pessimistes d'aujourd'hui étaient hier des optimistes : en eux je reconnais ceux-là même qui, au XIX^e siècle, croyaient au progrès, à la libération du genre humain par la science, par la machine, par le socialisme. Mais ce sont eux qui, précisément, nous ont précipités dans l'impasse actuelle. A ce moment-là, nous savions déjà, nous autres, que ce genre-là de progrès n'était qu'une idole, un fu follet conduisant le monde à la faillite. Aujourd'hui les rôles sont

inversés. Alors que le grand nombre commence à désespérer de l'avenir, notre vue plus lointaine perçoit, par delà les ténèbres, les paradis extatiques...

Ce qui nous rend capables de ces folles espérances, c'est notre certitude que l'homme peut changer, c'est notre constatation qu'il est, dès maintenant, en train de changer... Tous les problèmes politiques, ou économiques, s'évanouissent devant le phénomène psychologique de la transformation de l'homme.

En nous plaçant sur terre, Dieu nous invite à un festin gratuit. L'homme n'a qu'à s'atteler et à jouir de l'existence. Tout devient aussi simple que cela... La transformation de l'homme que j'annonce consiste précisément à comprendre cela...

XXX

Je ne fais d'ailleurs que répéter, à ma façon, ce qu'ont annoncé Blake, Dostoïevski, Nietzsche et Gide. Leur opinion commune mérite, il me semble, d'être prise en considération... L'idée que l'homme aboutit à Dieu forme le fond de la croyance gidienne :

Dès l'instant que j'eus compris que Dieu n'était pas encore, mais devenait, et qu'il dépendait de chacun de nous qu'il devint, la morale, en moi, fut restaurée. Nulle impiété, nulle présomption, dans cette pensée ; car je me persuadais à la fois que Dieu ne s'accomplissait que par l'homme et qu'à travers lui ; mais que si l'homme aboutissait à Dieu, la création, pour aboutir à l'homme, partait de Dieu ; de sorte que l'on retrouvât le divin aux deux bouts, au départ comme à l'arrivée, et qu'il n'y avait eu de départ que pour en arriver à Dieu. Cette pensée bivalve me rassurait et je ne consentais plus à dissocier l'un de l'autre : Dieu créant l'homme afin d'être créé par lui ; Dieu fin de l'homme ; le chaos soulevé par l'homme par Dieu jusqu'à l'homme ; puis l'homme se soulevant ensuite jusqu'à Dieu⁴³.

Quelques jours après avoir écrit, sur son carnet, le passage ci-dessus, Gide le faisait suivre de cette réflexion mélancolique : "Mais comme Dieu se fait attendre !" Gide est mort avant d'avoir vu le jour de la grande révolution chrétienne qu'il annonçait...

Mais, à mon avis, ce jour ne saurait beaucoup tarder... L'étincelle pétille déjà aux abords du tas de poudre... Je la vois gagner du terrain... Ce livre la propagera un peu plus loin. Suffira-t-il à déclencher l'énorme conflagration ? Ou bien faudra-t-il attendre d'autres livres, d'autres prophètes ? Ce qui est certain c'est que le visage radieux du vrai Christ est en train de se dessiner avec une netteté qui ne saurait beaucoup plus longtemps passer inaperçue. Jésus se dresse, face à l'Église, antithèse parfaite de l'Église ? Quel gigantesque conflit en perspective ! Quelle déroute ! Quelle victoire !

⁴³ *Journal*.